

La Gazette du 221B

Magazine d'études et d'actualité sur l'univers de Sherlock Holmes

Sherlock Holmes dans la Pléiade

Rencontre avec
Mickaël POPELARD

Études

- Holmes et la géopolitique d'une fin de siècle
- Mr Fowler dans *Les Hêtres rouges*

Romans holmésiens

Entretien exclusif
Éric Larrey

*La jeunesse lyonnaise
de Sherlock Holmes*

Jeux vidéo

Sherlock Holmes : Another Bow
fête ses 40 ans



Solar Pons

*Le Sherlock Holmes de
Praed Street*





Édito

Par Fabienne Courouge,
rédactrice en chef de la Gazette du 221B

Le canon enfin sur papier bible !

Si les aventures de Sherlock Holmes ont apporté gloire et fortune à Arthur Conan Doyle, ce dernier entretint toujours une relation ambiguë avec le personnage qu'il avait créé. En 1924, il confie : « Il me semble que, si je ne m'étais jamais lancé dans Holmes, qui a eu tendance à faire de l'ombre à mes œuvres plus hautes, j'occuperais à l'heure actuelle une place plus éminente en littérature. »

Et pourtant, depuis le 15 mai 2025, c'est bien le détective qui a atteint un sommet de la reconnaissance littéraire en intégrant la prestigieuse collection de la Pléiade. L'album de l'année (une biographie illustrée) lui est même consacré. Une première pour un personnage de fiction.

Car, comme l'affirme dans sa préface Alain Morvan, qui a dirigé cette édition : « [...] Cet univers irrigué par le réseau ferré ne sert pas de socle à des romans de gare. L'édition que voici a même pour objet de montrer que c'est tout le contraire. ».

C'est également l'avis de Mickaël Popelard, un des traducteurs de son équipe, qui nous a raconté, dans son interview, sa (re)découverte des textes.

Nous, les holmésiens, savions cela depuis longtemps et n'avons pas attendu cette consécration officielle pour considérer le Canon et les apocryphes comme des objets d'étude ou des sources d'inspiration.

Aussi, fidèle à ses habitudes, la Gazette du 221b vous livre dans ce numéro son lot d'analyses et d'actualités autour de Sherlock Holmes, allant du jeu vidéo aux questions de géopolitiques, démontrant encore une fois, s'il en était besoin, l'intacte vitalité de notre héros.

Bonne lecture à toutes et tous.

Au sommaire de ce numéro

Actu livres

- Interview de Mickaël Popelard, traducteur pour la Pléiade.....P 3
- Solar Pons, le Sherlock Holmes de Praed Street, par Derrick BelangerP 8
- Interview d'Éric Larrey, *L'Affaire de l'Exposition Universelle*P 13
- Le Portrait SHinois d'Éric Larrey.....P 20

Analyses

- Les tactiques avisées de Mr Fowler dans *Les Hêtres rouges*, par Robin RowlesP 22
- Sherlock Holmes et la géopolitique d'une fin de siècle, par Brigitte Maroillat.....P 26

La pépite jeu vidéo

- 40 ans après : que racontait le jeu « Sherlock Holmes : Another Bow » par Xavier BargueP32

Interview de Mickaël Popelard

Traducteur pour la Pléiade



Pour la communauté holmésienne francophone, une nouvelle traduction, c'est toujours...un coup de Canon. Et plus encore quand c'est la vénérable bibliothèque de la Pléiade qui s'y attelle. Certains seront enchantés de cette version qui s'efforce de coller au plus juste de la langue d'origine et de la constitution d'un appareil critique digne des plus prestigieuses éditions anglophones. D'autres critiqueront les choix et les partis pris.

Nous, à La Gazette, on a surtout eu envie de jouer les curieux et d'aller jeter un œil en coulisse. Aussi avons-nous été ravis de pouvoir interroger Mickaël Popelard, un des traducteurs de l'équipe dirigée par Alain Morvan, qui a eu la gentillesse de nous accorder cette interview.

Propos recueillis par Fabienne Courouge

LA GAZETTE DU 221B : Bonjour, Mickaël, et merci de nous accorder cette interview. Je vais commencer par une question très traditionnelle : pouvez-vous vous présenter et me raconter un peu votre parcours holmésien.?

MICKAËL POPELARD : Je suis professeur de

littérature anglaise à l'université de Caen, spécialiste du 17^e siècle et j'ai traduit plusieurs choses dans ma carrière. Je dois dire que je ne me définirais pas comme un holmésien. Cette édition dans la Pléiade est avant tout le projet d'Alain Morvan, qui a coordonné ces deux volumes. C'est lui, le grand holmésien qui nous a pris sous

sa houlette. J'ai rejoint l'aventure sur sa proposition et j'en suis vraiment ravi. Les aventures de Sherlock Holmes font partie des textes les plus agréables sur lesquels j'ai été amené à travailler.

G221B : L'univers de Sherlock Holmes était donc plus ou moins une découverte pour vous ?

M.P. : Oui et non. Je le connaissais effectivement en tant que lecteur, en tant qu'amateur, mais je ne m'étais pas frotté à l'œuvre de Conan Doyle en tant que critique ou en tant que traducteur. C'est donc une autre casquette que j'ai coiffée à cette occasion, et ce pour mon plus grand plaisir, parce que c'est vrai qu'une fois qu'on plonge dans cette œuvre, on a une certaine difficulté à en sortir tant elle vous happe et vous enveloppe.

G221B : Y a-t-il une aventure de Sherlock Holmes pour laquelle vous avez développé une affection particulière au cours de cet exercice de traduction ?

M.P. : j'ai une certaine tendresse pour *Le Chien des Baskerville*. Je trouve que c'est une œuvre à la fois prenante et très belle. Il y a quelque chose de poétique dans ces tableaux de la lande que brosse Conan Doyle, quelque chose de très pictural qui me plaît beaucoup.

G221B : Vous êtes un spécialiste de Sir Francis Bacon, un homme de science qui prône une méthode basée sur l'observation et le raisonnement. Est-ce que vous avez vu en Holmes un pendant fictif et un peu fantaisiste du philosophe ?

M.P. : Oui, complètement. D'ailleurs, dans plusieurs notes, j'ai pointé cette possible filiation, avec toutes les réserves qui s'imposent, évidemment. Conan Doyle est un romancier, pas un philosophe, et Holmes un personnage de fiction. Néanmoins,

il y a quelque chose qui le rattache à la méthode inductive que préconise Francis Bacon comme l'un des moyens de travailler à l'avènement d'une science nouvelle. Holmes parle tout le temps de la science déductive, mais en réalité, il s'agit parfois de déduction, parfois d'induction, et c'est surtout une chaîne d'inférences qu'il construit pour arriver à ses conclusions. Pour être honnête, quand on gratte un petit peu, on s'aperçoit qu'il y a parfois des failles dans le raisonnement ou les connaissances scientifiques de Sherlock Holmes et, néanmoins, il y a quand même un certain héritage, une sorte de filiation qu'on peut tracer avec Francis Bacon. Les aventures de Holmes sont un savant mélange — et même un délicieux mélange — de rigueur et de fantaisie. C'est cela, sans doute, qui les rend si attachantes. Holmes se réclame d'une méthode scientifique, mais il y a chez lui un côté artiste et quelque chose de très fantasque qui ne cesse de s'exprimer tout au long de la geste holmésienne.



Sir Francis Bacon (1561-1626)

G221B : Connaissez-vous un peu la genèse de cette édition? Était-ce une évidence pour la Pléiade qu'une nouvelle traduction était nécessaire?

M.P. : Alain Morvan serait sans doute mieux placé que moi pour vous répondre, mais il faut noter que ces deux volumes s'inscrivent dans un intérêt récent, de la part de la Pléiade, pour une littérature qu'on pourrait appeler populaire, une littérature qui se dévergonde ou qui s'encanaille, dans le sillage des volumes qu'Alain Morvan avait déjà fait paraître dans la même collection sur les romans gothiques (*Frankenstein et autres romans gothiques*) en 2014 et sur les récits vampiriques (*Dracula et autres écrits vampiriques*) en 2019.

Ensuite, je pense qu'il y a au moins deux raisons qui expliquent le choix d'une nouvelle traduction. La première, c'est que les traductions vieillissent, et donc qu'elles méritent d'être revisitées régulièrement. D'autre part, et c'est peut-être la raison la plus valable d'un point de vue scientifique, beaucoup des traductions qui existent ne sont pas complètement fidèles ou complètement exactes. C'est donc la première traduction, je crois, qui s'astreint à un certain niveau de rigueur scientifique et qui propose aussi tout l'appareil de notes propre à la collection de la Pléiade, avec les notices, les notules, les chronologies, les introductions. Cela permet d'entourer le texte de tout un appareil critique qui, à mon avis, jette sur ce texte une lumière qui n'est pas complètement inutile.

G221B : Comment s'est constituée l'équipe de traduction et comment avez-vous travaillé ensemble?

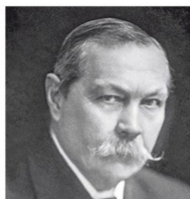
M.P. : C'est une collaboration fructueuse et heureuse depuis un long moment. Je connais Alain Morvan depuis longtemps, car il était mon directeur de thèse, et j'avais aussi travaillé avec Laurent Currely sur une traduction des pamphlets politiques de Winstanley qui est un penseur révolutionnaire du 17^e siècle.

Pour la traduction des aventures de Sherlock Holmes, nous avons beaucoup échangé. On a croisé les sources pour aboutir à un texte le plus juste et le plus précis possible. Nous nous sommes appuyés essentiellement sur deux références : l'édition Oxford et l'intégrale annotée par Leslie Klinger. Ces deux éditions anglophones, l'une britannique et l'autre américaine, comportent un luxe de notes, mais abordent le texte selon deux perspectives très différentes. L'édition Oxford est très rigoureuse, au sens académique du terme, tandis que l'édition « Klinger », très érudite et très intéressante elle aussi, n'est pas vraiment une édition universitaire, puisqu'elle maintient cette fiction amusante selon laquelle Holmes serait un personnage réel, qui a vraiment existé. Donc elles se complétaient bien, avec, encore une fois, ce subtil jeu d'équilibre entre rigueur et fantaisie, qui est à l'image du personnage lui-même.

Puis, pour la traduction en elle-même, nous avons travaillé de concert, en définissant une méthode que nous avons appliquée tous les quatre.



Alain Morvan



Arthur Conan Doyle

Sherlock Holmes

II

ÉDITION PUBLIÉE SOUS LA DIRECTION
D'ALAIN MORVAN,
AVEC, POUR CE VOLUME, LA COLLABORATION
DE LAURENT CURELLY, BAUDOUIN MILLET
ET MICKAËL POPELARD

BIBLIOTHÈQUE DE LA PLÉIADE

nrf

G221B : Et cette « ligne éditoriale », telle qu'elle est décrite dans la note sur l'édition (choix lexicaux correspondant à l'état de la langue française à l'époque, choix du titre « *Quand le Rideau tombe* » pour « *His Last Bow* », choix du tutoiement entre Sherlock et Mycroft et du vouvoiement pour Watson, etc.), l'avez-vous définie ensemble ?

M.P. : Pour le vouvoiement entre Mycroft et Holmes, je vous avoue que je me suis posé la question. Et puis on en a discuté et Alain Morvan m'a convaincu qu'entre frères, dans ce milieu social et à cette époque-là, le tutoiement était tout à fait évident. En revanche, le vouvoiement entre Watson et Holmes s'impose, évidemment.

Les choix lexicaux étaient parfois plus difficiles à faire. L'une des plus évidentes difficultés consiste à conserver l'exactitude historique, contextuelle, ou matérielle des termes utilisés. L'époque de Holmes est

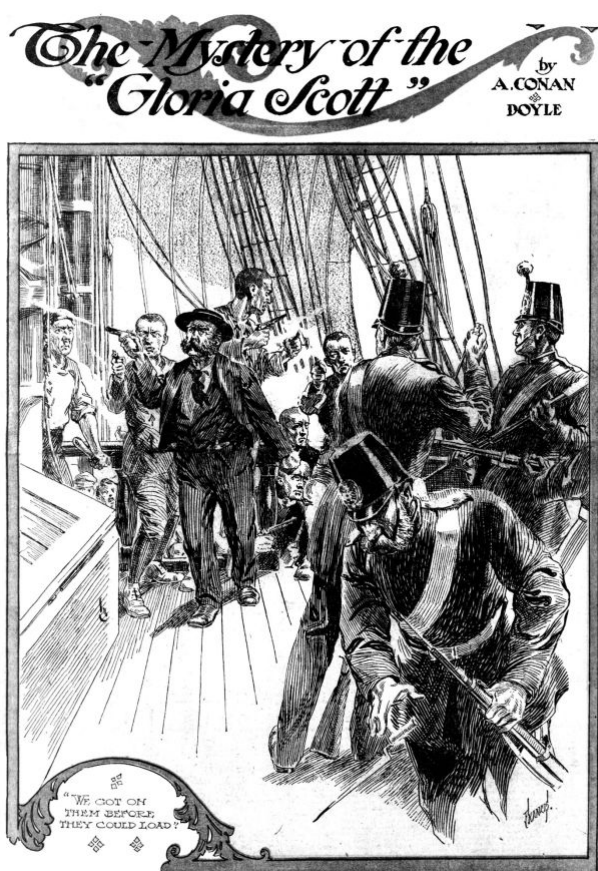
certainement proche de la nôtre, mais elle est aussi très différente à bien des égards. Il y a tout un ensemble de repères historiques ou contextuels qu'il faut bien maîtriser. Il faut chercher à déterminer à quel type d'objet précis Conan Doyle faisait allusion dans ses descriptions, par exemple celles qui ont trait à l'histoire des télécommunications ou aux différents moyens de transport. On s'est abondamment servi de cet outil très précieux qu'est le Trésor de la langue française informatisé (TLFI). Chaque fois qu'on avait un doute, c'était une sorte de juge de paix, parce qu'il est très facile de vérifier que le mot existait ou n'existait pas à l'époque. Outre le TLFI, The Oxford English Dictionary a été un outil incontournable également, de même que The Arthur Conan Doyle Encyclopedia en ligne, qui est extrêmement bien documentée.

G221B : Quels sont les défis auxquels vous vous êtes confronté, lors de la traduction ?

M.P. : Je pense qu'il y a plusieurs façons de lire et d'aborder l'œuvre de Conan Doyle. Il construit différents niveaux de lecture à l'intérieur du texte qu'on découvre petit à petit au fil des relectures : on repère à chaque fois de nouveaux sens qui n'étaient pas forcément apparents au premier abord. Notre souhait était de créer une édition sérieuse, mais en aucun cas ennuyeuse ou pesante — une édition qui vise à améliorer la lecture et l'expérience du lecteur sans l'ensevelir sous un tombereau de notes.

Les aventures de Sherlock Holmes semblent faire partie d'une littérature légère ou facile, mais, en réalité, quand on plonge dans cette œuvre, on s'aperçoit qu'elle est bien plus complexe qu'il n'y paraît, qu'elle est tissée de références littéraires à toutes sortes d'autres œuvres. Aux romans gothiques, par exemple, mais il y a aussi des échos shakespeariens. Watson semble être un lecteur assidu de Shakespeare et il émaille son propos de discrètes références à l'histoire littéraire anglaise.

Il y a également des jeux d'écriture assez complexes, avec des retours en arrière. Si on voulait utiliser un mot savant, on pourrait parler d'analepse. C'est d'ailleurs assez intéressant de voir la manière dont Conan Doyle ne cesse de procéder par sauts et gambades. Je pense notamment à un récit comme le *Gloria Scott* ou le *Rituel des Musgrave* dans lequel est racontée la genèse de la geste holmésienne, avec un retour vers les origines de sa carrière de détective.



Une des difficultés, pour le traducteur, consiste à restituer en français cette écriture très travaillée tout en conservant aussi une certaine spontanéité dans la langue d'arrivée. Et en même temps, c'est aussi un style qui n'évite pas toujours les répétitions. Elles sont même assez nombreuses quand on y fait attention. Il ne s'agissait pas de les effacer, mais il fallait faire en sorte que cela ne soit pas gênant pour un lecteur français parce qu'en anglais

les répétitions sont mieux acceptées qu'en français. De même, le style de Watson est souvent assez dense et les phrases sont parfois difficiles à traduire. On se heurte alors, dans la mise en français, à une langue qui peut être un peu pesante. Il faut donc travailler dans le sens de l'allègement tout en gardant la plus grande rigueur possible, car un traducteur n'est pas là pour améliorer le texte, il est là pour le restituer aussi fidèlement que possible.

Enfin, sur un mode plus anecdotique ou humoristique, il y a beaucoup de messages codés dans Sherlock Holmes : par exemple, dans le *Gloria Scott* ou dans *Les Châtelains de Reigate*, il faut lire un mot sur deux ou un mot sur trois pour avoir la clé de l'énigme. Il n'est pas forcément aisé de retrouver un message qui fonctionne sur le même principe en français, c'est-à-dire qui ait du sens tout en restant sibyllin, puisque c'est là l'objectif.

G221B : J'en arrive à ma dernière question... une question piège. Comment savez-vous si vous avez fait une bonne traduction ?

M.P. : On ne le sait pas. On est content, ou disons plutôt, à peu près satisfait, quand on a l'impression qu'on a fait de son mieux, qu'on a rendu le sens et que la traduction passe assez bien en français. Mais pour un traducteur, chaque relecture fait naître le désir de se remettre au travail. On trouve toujours quelque chose, une petite erreur qui s'est glissée entre les mailles du filet ou un détail qu'on pourrait améliorer. L'exercice de traduction s'apparente vraiment à une sorte d'artisanat ; on a toujours envie de remettre son ouvrage sur le métier... Paul Valéry disait qu'il faut savoir laisser partir une œuvre et, de la même façon, je crois qu'il faut laisser partir une traduction et accepter qu'elle existe telle qu'elle est. Et puis, surtout, on attend le verdict des lecteurs.



Solar Pons : le Sherlock Holmes de Praed Street

Par Derrick Bellanger

Certains ont surnommé Solar Pons « Le Grand Prétendant ». La création d'August Derleth, si elle s'inscrivait dans la lignée du succès de Sherlock Holmes, a toutefois le noble avantage de n'être aucunement motivée par l'appât du gain, mais par un élan du cœur ! Et quel élan : avec Solar Pons, le roman policier retrouve la figure d'un grand enquêteur, un détective privé qui ajoute à la perspicacité un brin d'humour.

Vincent Starrett saisit parfaitement l'essence de Solar Pons en le qualifiant « [d'] imitateur intelligent, dont l'étincelle dans les yeux nous dit qu'il sait qu'il n'est pas Sherlock Holmes, et sait que nous le savons, mais il espère que nous l'aimerons quand même pour ce qu'il symbolise... Le meilleur substitut connu pour Sherlock Holmes. »

L'origine du personnage

« Solar Pons a vu le jour avec Sherlock Holmes... » — August Derleth

Tout a commencé par une lettre à Conan Doyle. En 1928, le jeune August Derleth, âgé d'à peine 19 ans, demanda à Sir Arthur s'il avait l'intention d'écrire d'autres

aventures de Sherlock Holmes. Doyle répondit par la négative et c'est ainsi que Derleth, dans l'ardeur de sa jeunesse, décida de prendre le relais. Cependant, sachant que le détective de Baker Street était sous copyright, il préféra créer son propre détective des temps modernes — Solar Pons.

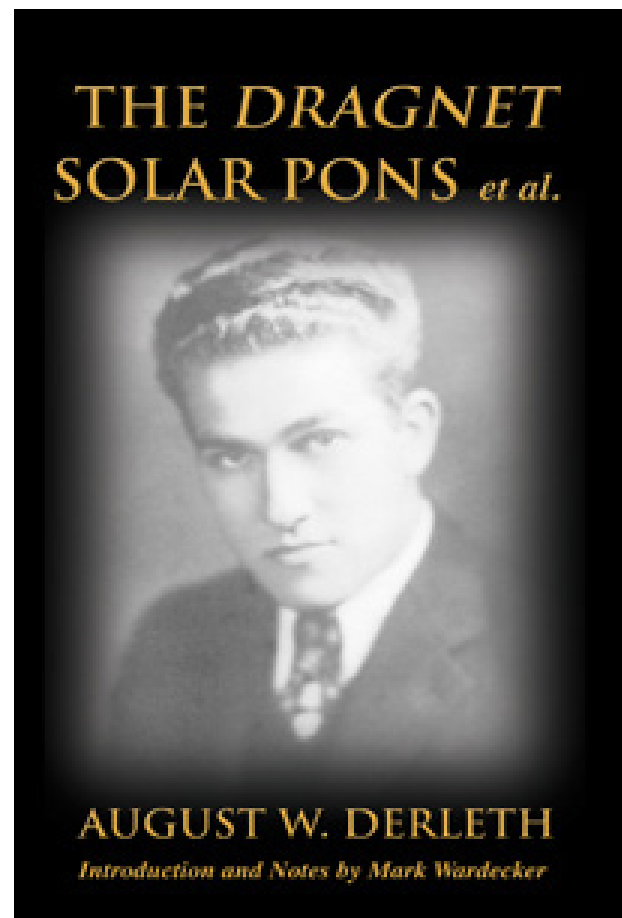
Les premières histoires de Pons ont été publiées dans le magazine *The Dragnet* à la fin des années 1920 et le premier recueil *In Re: Sherlock Holmes* n'arrivera en librairie qu'en 1945. Pons emprunte beaucoup à Holmes : il a ses facultés de déduction et travaille aux côtés de son propre Boswell, le Dr Parker, doublure du Dr Watson, qui à l'instar de son modèle, n'hésite pas à abandonner ses patients (et accessoirement son épouse) pour suivre son ami dans de dangereuses mésaventures.

Pons et Parker partagent un appartement au 7b Praed Street dont la propriétaire porte le nom de Mrs Johnson. Le détective de Derleth dispose aussi d'une bande de gosses des rues à son service : les *Praed Street Irregulars*. Pons a même un frère, nommé Bancroft, qui, tel Mycroft, fait occasionnellement fonction de gouvernement britannique. Il a également résolu des affaires auxquelles il est fait allusion dans le Canon holmésien, notamment «*Le cardinal noir*», «*La disparition de Mr James Phillimore*» (dans la version de Pons, elle est appelée «*L'aventure de feu Mr Faversham*» et «*Ricoletti au pied bot (et son abominable épouse)*»). Cependant, l'univers de Pons est contemporain de l'écriture de ses aventures. Holmes est alors à la retraite et le Londres de Pons se situe entre les deux guerres mondiales. Dans les rues, les automobiles ont remplacé les *hansom cab* et Pons utilise toute la technologie à sa disposition — y compris les téléphones ou les avions...

Ce qui rend Solar Pons unique, c'est que ses aventures sont à la fois des pastiches et des histoires policières originales et au fil du temps, le détective créé par Derleth s'est affranchi du statut de clone de Holmes pour développer sa propre personnalité : plus enjoué que Holmes, plus acerbe envers Parker que Holmes ne l'était envers

Watson et moins critique envers Jamison que Holmes ne l'était envers les inspecteurs de Scotland Yard. Contrairement à Holmes, Pons s'est également illustré dans d'autres genres littéraires : la parodie («*L'Aventure de l'Orient-Express*»), l'horreur («*L'Aventure de Nosferatu*») et la science-fiction («*L'Aventure du Mouchard du futur*»). On assiste aussi à la construction d'un univers singulier autour de lui. Il combat à plusieurs reprises un méchant inspiré de Fu Manchu, mentionne avoir travaillé avec Carnacki, le chasseur de fantôme de William Hope Hodgson et croise même le chemin d'Hercule Poirot. Les histoires de Pons recoupent aussi parfois celles d'autres auteurs, comme celles de H.P. Lovecraft, correspondant littéraire de Derleth.

Derleth, auteur prolifique exerçant dans de nombreux genres, continua, jusqu'à sa mort en 1971, à écrire des aventures de



son héros.

Solar Pons était si populaire qu'en 1966, un holmésien renommé, Luther Norris, créa le groupe des *Praed Street Irregulars*. À l'instar des *Baker Street Irregulars*, le club fondé par Christopher Morley en 1934, le groupe de Norris avait pour but de perpétuer la mémoire de Pons. Une revue entièrement consacrée au détective, *The Pontine Dossier*, fut aussi publiée par Norris de 1967 à 1977.

Une branche des *Praed Street Irregulars* : la *London Solar Pons Society* fut créée en Angleterre, sous la direction de Roger Johnson. D'autres clubs furent également créés dans d'autres parties du monde.

1980–2017 : les années confidentielles

Avec une telle communauté de fans, on aurait pu penser que les écrits de Derleth continueraient à être imprimés. Malheureusement, ce ne fut plus le cas après leur publication dans une collection bon marché par les éditions Pinnacle dans

les années 70.

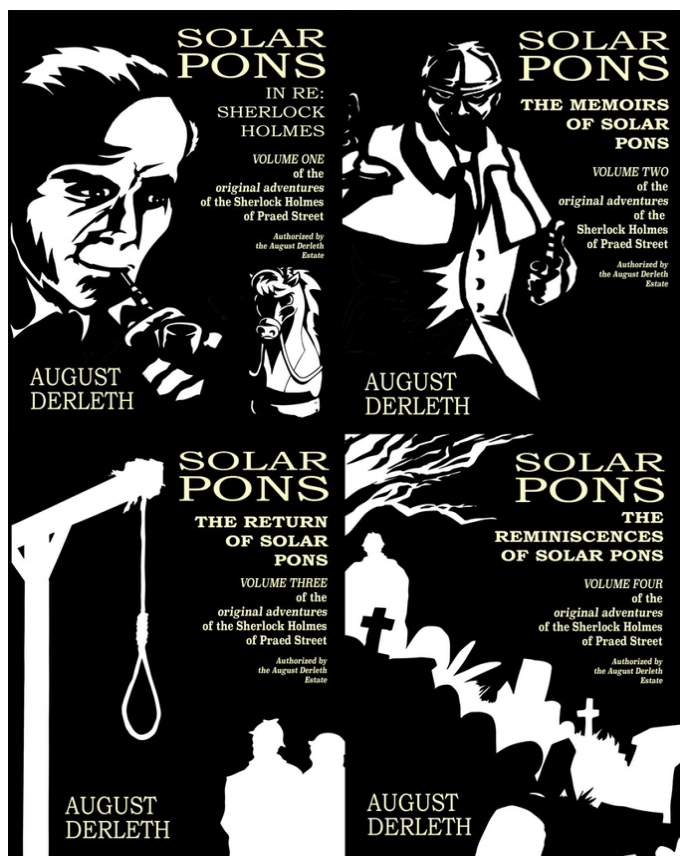
Pourtant, la série s'est tout de même poursuivie pendant ce laps de temps. Le *Derleth Estate* choisit l'auteur de romans policiers Basil Copper pour prendre la relève de Derleth. On lui doit un total de huit livres de Solar Pons entre 1979 et 2004, les 4 premiers publiés par Pinnacle : *The Dossier of Solar Pons*, *The Further Adventures of Solar Pons*, *The Secret Files of Solar Pons* et *The Uncollected Cases of Solar Pons*, les 2 suivants par les éditions Fedogan et Bremer et les derniers par Sarob Press. Copper a également édité les histoires de Pons de Derleth pour la maison d'édition Arkham House sous le titre *The Solar Pons Omnibus*. Copper a voulu « corriger de nombreuses erreurs et rectifier de nombreux américanismes » et a classé les histoires par ordre chronologique interne, plutôt que par date de parution. Ce choix fut très controversé.

Un omnibus ultérieur, *The Original Text Solar Pons Omnibus Edition*, a été publié par les éditions Mycroft & Moran en 2000, rétablissant les histoires dans les versions originales de Derleth et les imprimant dans l'ordre de publication.

Ces éditions omnibus étaient magnifiques, mais coûteuses et il était devenu impossible de trouver les histoires originales de Pons à un prix raisonnable. La crainte commençait à s'installer, parmi les fans, que leur héros finisse par tomber dans l'oubli.

Depuis 2017 : une renaissance

David Marcum a repris le flambeau en 2017 et un nouveau recueil, *The Papers of Solar Pons : New Adventures of the Sherlock Holmes of Praed Street*, fut publié par Belanger Books, dans le cadre d'une collaboration avec le *Derleth Estate*. Le livre remporta un grand succès et raviva l'intérêt pour le personnage de Pons.



Marcum et Belanger Books cherchaient également à publier de nouvelles éditions de récits écrits par Derleth, mais la tâche se révéla particulièrement difficile, car les originaux étaient éparpillés, ces écrits datant d'avant l'ère du numérique. Pour recréer les livres, Marcum est revenu aux premières éditions, les a scannées et vérifiées ligne par ligne. « *Le Derleth Estate a été enthousiasmé par le projet, et au cours des mois suivants, j'ai travaillé à convertir les volumes de Mycroft & Moran en de nouvelles éditions, complètement fidèles aux originaux* », se souvient Marcum sur son

de suite pensé au film noir. Pas celui du genre d'*En quatrième Vitesse* (Kiss Me Deadly, film policier américain de Robert Aldrich sorti en 1955 et considéré comme un modèle du film noir), mais plutôt l'esthétique de l'époque allemande de Weimar, comme dans *M. le Maudit* ou *Nosferatu*. Les affaires de Solar Pons ont un aspect plus fantastique que celles du Canon holmésien, avec des clins d'œil aux histoires de Lovecraft et de Sax Rohmer, alors j'essaie de donner un aspect ténébreux et onirique aux ombres et aux silhouettes.

Ces nouvelles éditions ont été publiées en 2018 et sont depuis devenues l'un des



blog.

Une fois les textes originaux rassemblés, il fallait créer de nouvelles illustrations. C'est Brian Belanger qui les a conçues. « *Pour la série Solar Pons, je voulais quelque chose de saisissant, quelque chose qui se remarquerait de loin dans une bibliothèque* » nous explique Brian. « *Comme le monde de Pons est celui des années 1920 aux années 1940, j'ai tout*

best-sellers de Belanger Books. Les livres ont en effet atteint leur objectif de faire connaître les histoires originales Solar Pons écrites par August Derleth à un nouveau public. Dans le sillage du retour en grâce de la pulp fiction, leur succès ne s'est pas démenti jusqu'à aujourd'hui.

Puis, en 2019, après une interruption de 42 ans, une toute nouvelle édition de *The*

Pontine Dossier a vu le jour. Intitulée *The Pontine Dossier: Millennium Edition*, la revue est publiée chaque année et est la seule publication exclusivement consacrée à Solar Pons. Le prochain numéro sortira en décembre 2025.

Les *Praed Street Irregulars*, la Solar Pons Society fondée par Luther Norris, a également repris ses activités. Le groupe se réunit en ligne chaque année en février pour accueillir les nouveaux membres. Il se retrouve également tous les ans au cours du dîner Luther Norris pendant le week-end BSI à New York.

Depuis la publication des livres originaux, Belanger Books a également publié plusieurs nouveaux recueils d'histoires de Solar Pons, qui restent fidèles à la vision du personnage selon Derleth. *The New Adventures of Solar Pons* a été la toute première anthologie d'histoires écrites par plusieurs auteurs. *The Necronomicon of Solar Pons* a été le premier livre à fusionner le Solar Pons de Derleth avec ses écrits lovecraftiens. *The Meeting of the Minds: The Cases of Sherlock Holmes and Solar Pons* est une anthologie d'aventures en deux volumes associant Solar Pons à son illustre prédécesseur, Sherlock Holmes. Plus récemment, *The American Adventures of Solar Pons* est un recueil où Pons résout des affaires aux États-Unis.

La popularité de Solar Pons ne cesse de croître. D'autres livres, dont une édition anniversaire de *In Re: Sherlock Holmes* pour



fêter les 80 ans de sa première parution, et l'anthologie *The Singular Papers of Solar Pons*, sont prévus pour 2025.

2026 verra la sortie d'une anthologie des aventures de la première année d'activité de Derleth intitulée *Solar Pons : A Year of Mystery 1919*.

Solar Pons, comme son illustre prédécesseur, semble être un autre détective qui n'a jamais vécu, mais ne mourra jamais.

Interview d'Éric Larrey

La jeunesse lyonnaise de Sherlock Holmes



Eric Larrey fait partie de ces esprits créatifs qui ne cessent de se lancer continuellement des défis personnels. Et pour l'ingénieur qu'il est, écrire des romans holmésiens en était un de taille, dont il s'est cependant acquitté avec brio, signant trois brillants opus qui retracent les aventures d'un Sherlock adolescent exilé en terre lyonnaise. Fort de ce succès, Eric Larrey vient d'achever un quatrième récit qui devrait paraître à la rentrée, et dont il nous fait l'amitié ici de nous livrer la teneur en avant-première. L'infatigable homme de mots et d'imaginaire nous confie également aimer la littérature steampunk, cette uchronie mêlant l'esthétique et la technologie du XIX^e siècle à des éléments de science-fiction. Il n'en fallait pas plus pour que l'auteur se lance à son tour dans l'écriture d'un roman du genre. L'entretien qui suit entre également en résonance avec l'étude « Sherlock Holmes et la géopolitique d'une fin de siècle » de ce numéro, tant les événements locaux ont souvent un retentissement extraterritorial dans les romans d'Eric Larrey.

Propos recueillis par Brigitte Maroillat

LA GAZETTE DU 221B : Bonjour, Éric. Avec votre bagage technique d'ingénieur, comment en êtes-vous venu à l'écriture holmésienne ?

ÉRIC LARREY : Bonjour, j'ai en effet une formation d'ingénieur, j'ai étudié à Centrale Lyon, puis obtenu un doctorat. J'ai ensuite fait de la recherche pendant longtemps et

je continue, puisque je suis responsable « recherche et innovations » dans un groupe. Mais pour tout vous dire, j'aurais bien aimé faire des études d'histoire, un domaine qui me passionne, ce qui transparaît, je crois, dans mes romans. Écrire fut un défi personnel que je me suis lancé, car le document le plus dense que j'avais écrit jusqu'alors, c'était ma thèse et cela n'a évidemment rien à voir avec le processus d'écriture d'un roman. Mon intérêt pour Sherlock Holmes est venu de mes lectures et de la série télévisée avec Jeremy Brett, qui est pour moi la quintessence de Holmes. Je voulais savoir si je serais capable à mon tour d'écrire un roman cohérent. Je n'avais d'ailleurs pas pensé à publier, je voulais uniquement écrire une histoire pour la faire lire à mes proches. Initialement, il n'était pas question d'aller plus loin, mais l'expérience a dépassé mes espérances. Le processus d'écriture, qui nécessite une pensée claire et une vraie discipline, m'a toujours fasciné. J'ai d'ailleurs à cet égard beaucoup de respect pour les auteurs professionnels. J'aime beaucoup Fred Vargas, qui, en quelques mots, dépeint une situation sans s'appesantir sur les détails. On imagine très bien ses personnages malgré ses courtes descriptions. C'est un don, car je trouve très fort de parvenir à ce niveau de précision dans l'économie. J'ai donc essayé humblement d'adopter un peu cet esprit, d'évoquer des choses sans forcément trop les détailler. Je me suis complètement pris au jeu, et c'est

L'affaire de l'Exposition Universelle

Les enquêtes lyonnaises de Sherlock Holmes et Edmond Luciole - 4

Eric Larrey

L'affaire de l'exposition universelle — sortie prévue fin 2025

un vrai plaisir pour moi d'écrire. Quelle expérience d'être à l'intérieur d'une histoire avec des personnages qui prennent vie, qui échangent, le tout dans l'époque et l'atmosphère que vous avez choisies. C'est extrêmement plaisant.

LA GAZETTE DU 221B : Justement, comment avez-vous décidé du cadre de vos romans et de leurs éléments récurrents ?

É.L : Ma motivation tient d'abord d'une fascination très forte pour des personnalités dont l'intellect surpasse ce qui est communément perçu ou attendu,

qui possèdent une acuité exceptionnelle et un sens du détail accru. Quant au cadre, Lyon, c'était pour moi une évidence. C'est ma ville de cœur. Mais c'est aussi la ville des innovations et des grands événements historiques. Edmond Locard y a créé le premier centre de police scientifique, et, aujourd'hui Europol y a son siège. L'idée sous-jacente était d'exploiter en amont tout ce qui a pu contribuer à ce que cette ville héberge ces hautes entités d'investigation. Et Holmes, par ses déductions et son goût pour la science, pourrait en être une des causes. La gageure était ensuite d'amener Holmes à Lyon. Pour quelle raison le détective se serait-il rendu dans la capitale des Gaules et à quel moment? Cela m'a ramené au film de Spielberg, *Le Secret de la Pyramide*, que j'avais beaucoup aimé étant jeune. À la fin, le jeune Holmes quitte le collège, mais où va-t-il? Cela m'est apparu comme une porte d'entrée, pour combler un blanc, car on ne sait pas ce qu'il a fait de la fin du collège jusqu'à *Une Étude en rouge*. J'ai donc imaginé qu'à la suite d'événements délicats à Londres, susceptibles de le mettre en danger, il s'était réfugié à Lyon, avec l'aide de sa famille française, puisqu'on sait que le peintre Vernet est son grand-oncle! Et c'est en allant voir de plus près cette branche française que je suis tombé sur les Vernet-Delaroche, Philippe et son fils Horace, tous deux diplomates, que Mycroft, au regard de ses activités, ne pouvait pas ne pas connaître. Il m'a donc semblé plausible que le frère aîné soit intervenu pour mettre à l'abri son cadet auprès de Philippe Vernet-Delaroche, lequel le confie ensuite à un jeune ami lyonnais, Edmond Luciole. J'ai ensuite soumis ces éléments à plusieurs groupes holmésiens pour savoir ce qu'ils pensaient de leur pertinence au regard du Canon. Ils ont trouvé cela tout à fait adéquat et j'ai donc mis en action ce Holmes de 16 ans. Je ne sais pas encore jusqu'où ses aventures se poursuivront. Le quatrième roman qui sort d'ici quelques jours se situe en 1872,

il a désormais 18 ans. Le défi constant est de caler parfaitement tous les événements fictifs dans une réalité historique locale, nationale, et internationale. Le fictif doit parfaitement se fondre dans l'agencement des événements réels, d'où la contrainte d'avoir un narrateur qui ne soit jamais à contretemps.



Philippe Delaroche-Vernet

LA GAZETTE DU 221B : Dans votre œuvre, Lyon n'est pas une ville-décor, mais une cité-actrice, au point d'être une protagoniste à part entière. Comment avez-vous réussi à faire vivre aussi intensément cette ville dans vos histoires et quel impact a-t-elle pu avoir sur Sherlock Holmes?

É.L : En cette fin de 19^e siècle, Lyon est une ville au cœur de transformations majeures. Elle est en pleine expansion, ce qui n'est pas évident, car elle est contrainte par deux fleuves, le Rhône et la Saône ainsi que par des collines. C'est aussi une période où

la technologie a énormément évolué. Je trouvais donc intéressant de pouvoir faire revivre cette mutation technique. Ainsi, dans mon second roman, qui se passe dans le domaine de la banque, j'évoque le pantélégraphe, l'ancêtre du fax, qui a été utilisé par les milieux boursiers lyonnais et parisiens, pour passer des ordres. Il m'est également apparu important de pouvoir mettre en lumière l'influence que Holmes a pu avoir sur certaines pratiques industrielles : sa pratique de la chimie n'aurait-elle pas pu servir au développement de l'industrie de la soie ? En fait, il y a de nombreux éléments dans la vie lyonnaise qui pourraient avoir un lien avec le détective. Pourquoi Edmond Locard y a-t-il créé son laboratoire de police scientifique ? Holmes a-t-il pu y jouer un rôle grâce aux liens étroits qu'il tisse dans le premier roman avec Etienne Locard, le père d'Edmond ? Et a contrario, il est intéressant de mettre en lumière l'influence que cette ville a pu avoir sur Holmes. Dans mes romans, sa pratique du baritsu et des techniques de combat ont été acquises ou peaufinées dans la salle de boxe d'Edmond Luciole ou dans les rues de Lyon. Sa passion pour la musique pourrait également venir de cette ville où l'expression musicale tient une place centrale. Ce n'est pas encore un sujet de mes livres, mais cela pourrait le devenir. Il est intéressant de voir comment la ville de Lyon a pu faire naître certaines caractéristiques de Holmes. C'est une ville frondeuse, sous ses allures traditionalistes, ce qui n'est sûrement pas pour déplaire à Holmes. On oublie que Lyon a toujours été souvent en avance sur Paris. La Convention a été signée et la Commune déclarée à Lyon, avant Paris. À Lyon, il y a une volonté d'avancer, mais aussi une sorte d'équilibre entre la nécessité du progrès, mais sans trop dénaturer ce qui existe. En 1793, la Convention avait décidé de raser la ville de Lyon parce qu'elle était pour la Révolution, mais pas pour la Terreur. À Lyon, il faut se révolter, mais pas trop.

C'est cet état d'esprit qu'il me fallait aussi mettre en lumière. En 1870, elle craint les conséquences du conflit avec la Prusse pour sa propre sécurité. Finalement, quand la guerre est déclarée, la Ville soutient l'effort de guerre, et à cet égard, son rôle a été majeur. C'est cette dualité qu'il est aussi intéressant d'exploiter.

LA GAZETTE DU 221B : La dimension internationale est très présente dans vos romans, à une époque où le droit international n'existait pas et où les relations étaient modelées, officiellement par la diplomatie, mais officieusement par les services secrets étatiques. Était-ce aussi un aspect que vous vouliez mettre particulièrement en évidence ?

É.L : Dans mes romans, qui se situent à une époque de transformations, de mutations, on ne peut pas faire sans la dimension internationale. C'est même une constante préoccupation, puisque je me demande systématiquement si ce que j'écris a un sens au regard de l'état de tension entre les pays à cette époque. Cela permet d'éviter de faire de l'écriture une machine infernale qui s'emballe dans la fiction, et qui perd tout repère dans l'espace et le temps. Cette période du Second Empire est riche d'évènements locaux, nationaux et internationaux. Sans tomber dans le complotisme évidemment, il s'est passé des choses officieuses et l'on peut imaginer que Holmes a pu y avoir un rôle. Donc d'emblée, l'idée dans mes romans est que les enjeux locaux, nationaux aient des incidences internationales aboutissant à une certaine complexité (mais, et j'insiste encore sur ce point, sans tomber dans la théorie du complot). Ces évènements dépassent alors le cadre de réflexion de la police locale et deviennent un terrain favorable à l'intervention de Holmes. À cet égard, je pense que le personnage a un fort attrait pour les affaires internationales, car ce sont des enjeux à problématiques complexes, donc à plusieurs entrées, et où le jeu est souvent opaque. Il y a donc

des intrigues à dénouer qui peuvent titiller l'intérêt et la sagacité de Holmes. Il aime explorer les domaines que peu de gens maîtrisent et sur la scène internationale, il y a de nombreux aspects obscurs, car c'est encore une terre vierge. Et d'ailleurs, cette complexité des affaires internationales est bien présente dans le Canon, ne serait-ce que par le personnage de Mycroft. Un homme fascinant, ce Mycroft, dans la mesure où l'on ne sait pas trop ce qu'il fait. On sait simplement que c'est un personnage des services duquel la Couronne ne peut pas se passer. Il sera d'ailleurs très présent dans mon quatrième roman, par ses ramifications avec les sphères internationales, mais aussi par ses relations, tout aussi complexes, avec Sherlock. D'ailleurs, dans le même esprit, j'ai créé le Colonel de la Ferney, qui joue un rôle de mentor pour Holmes, car il lui ouvre des perspectives d'investigations, en tant qu'acteur de terrain. De la Ferney a forcément une vision internationale du

fait de sa fonction d'agent des services secrets de l'armée française (qui en étaient à leurs prémices). Avoir une telle vision internationale permet d'aborder certains sujets spécifiques. Dans le troisième roman, qui se déroule dans le milieu de la médecine, j'évoque des éléments internationaux de trafic de drogue. Si de tels événements sont seulement analysés à l'aune de la criminalité locale, on passe à côté des moteurs qui vont engendrer de nouveaux comportements et qui vont remplacer les modes opératoires du passé. Sur ces aspects-là, Holmes est extrêmement ouvert, mais il lui faut également des interlocuteurs sensibles à ces problématiques. C'est sur ce point que de la Ferney est un interlocuteur idéal. Par son expérience, il va ouvrir à Holmes, qui n'est encore qu'un adolescent, d'autres portes de réflexion sur l'ensemble des différents enjeux qui peuvent intervenir dans une affaire et qu'il ne faut donc pas la voir qu'à travers les limites de sa loupe.



INAUGURATION DE L'EXPOSITION DE LYON. — Entrée principale. — Arrivée du ministre se rendant à la partie de la ville en passant par le parc. (Dessin de M. Lef, d'après un dessin de M. G. Alaux, notre correspondant.)

Entrée de l'exposition universelle de Lyon, 1872

LA GAZETTE DU 221B : Vous venez d'évoquer votre prochain roman, le quatrième. Que pouvez-vous nous en dire ?

É.L : Pour moi, écrire un roman, c'est explorer un thème. Le premier se déroulait dans le monde militaire de l'époque, le second, dans le milieu de la banque, le troisième, dans celui de la médecine. Le prochain se déclinera sur un thème différent, car il ne faut pas rester toujours dans le même domaine. Pour ce faire, j'ai alterné complots, meurtres, vols et disparitions. Dans mon prochain roman, je pars d'un événement local à Lyon, mais à rayonnement international : l'exposition universelle de 1872, moins connue que celle de 1894. Cet événement avait été organisé pour montrer au monde que la France n'avait pas un genou à terre après la guerre contre la Prusse. Cette exposition, qui d'ailleurs a été un flop, s'est tenue au parc de la Tête d'or. On entre directement dans une dimension internationale à travers les délégations étrangères. Par exemple, le sultan d'Égypte était à Lyon. L'Égypte est un sujet géopolitique complexe : l'Empire ottoman, les relations avec l'Angleterre, le canal de Suez... Bref, voici donc le point de départ du roman. Des gens importants présents à cette exposition vont disparaître, dont un haut dignitaire britannique. Puis, en parallèle, il y aura aussi une autre disparition similaire. Donc, est-ce qu'on est face à un phénomène de disparition classique, suivi de demandes de rançon ou est-ce que cela cache autre chose ? L'autre fil conducteur du récit sont les relations entre Sherlock et Mycroft. J'avais envie d'explorer le rapport de ce dernier à son frère dans ce contexte d'intrigue internationale. Et j'ai imaginé qu'il puisse mettre une pression extrêmement forte sur Sherlock pour qu'il vienne apporter l'ensemble de ses compétences à l'Empire britannique. Ce n'est pas le ressort principal du roman, mais c'est un élément supplémentaire pour mettre en exergue et comprendre leurs relations particulières.

Quelles sont les raisons d'une telle différence de caractère et de personnalité ? Sherlock est dans l'action, tandis que Mycroft exerce une influence majeure, mais dans l'ombre. Ils ont une attitude très différente face aux événements. Mycroft est un grand serviteur de l'État, Sherlock est un électron libre. Pour autant, ils sont paradoxalement dans un certain niveau de proximité, car ils ont tous les deux une envergure intellectuelle d'exception et c'est pour ça qu'ils aiment se mettre au défi. L'idée est de faire transparaître ces éléments de leur relation dans l'intrigue. J'espère que toute cette réflexion pourra modestement contribuer à lever un bout du voile de mystère qui entoure Mycroft.

LA GAZETTE DU 221B : ce quatrième roman a-t-il du coup été plus difficile à écrire que les précédents ?

É.L : Le processus a été long, car, avec ce type de roman c'est difficile de dire : « J'ai cinq minutes, je vais écrire ». On ne peut pas se remettre dans le fil de la pensée et dans la peau du personnage dans un laps de temps aussi court. Il va être publié très prochainement.

LA GAZETTE DU 221B : Quel avenir entendez-vous donner à votre jeune Holmes ? Avez-vous déjà en tête la fin de ses aventures lyonnaises ?

É.L : Oui, j'y songe, car à un moment il va devoir partir. Et le sujet central d'un futur roman se concentrera sur les raisons de son départ. Paris va reprendre très vite son rôle de capitale internationale où il se passe plus de choses qu'à Lyon, et il s'en passe encore plus à Londres. Donc, progressivement, il faudra arriver à un moment ou un autre à ce départ et imaginer, par exemple que Holmes est appelé en urgence ailleurs, ou qu'il n'a plus assez de motivation pour rester, car les affaires captivantes se font rares. C'est quelqu'un qui a tendance à s'ennuyer rapidement si aucun sujet ne vient se frotter à sa sagacité. Alors, forcément, il y a une fin. Quand interviendra-t-elle ? Je

n'ai pas de réponse précise, cela dépendra de mon inspiration du moment. Mais si je me projette un peu, il n'est pas interdit de penser que, même si Holmes n'est plus là, Edmond continuera ses enquêtes, peut-être avec sa belle-sœur, et ce sera donc un autre cycle d'histoires. Comme pour les séries télévisées, je préfère qu'il y ait une fin. Je n'apprécie pas que l'on tire un fil au-delà de ce que la bobine peut contenir. Donc, à un moment, il faut passer à autre chose. Rien n'empêche non plus de faire intervenir ponctuellement Sherlock Holmes sur un problème épineux d'une enquête d'Edmond. Il est également tout à fait envisageable de faire voyager Edmond à Londres, et qu'il arrive alors en plein milieu d'une enquête dont il ne comprend pas d'emblée tous les tenants et aboutissants. J'avance pour l'instant, par étapes, ce qui permet de bien faire comprendre au lecteur le cheminement des événements historiques. Et puis, je travaille parallèlement sur d'autres projets d'écriture qui nécessitent également du temps...

LA GAZETTE DU 221B : Pouvons-nous savoir lesquels ?

É.L. : Eh bien, j'ai commencé un roman steampunk, mais je ne serais pas en mesure à ce stade de vous en faire une accroche très probante. Même s'il est déjà bien

avancé. C'est une écriture beaucoup moins contraignante, car axée sur l'imaginaire. Le steampunk est un style que j'aime beaucoup. Il est une fin alternative d'un 19^e siècle qui aurait bifurqué par rapport à ce que nous connaissons, suite à des avancées technologiques. Les équilibres géopolitiques s'en seraient trouvés modifiés, le poids des sciences pèserait lourdement sur la religion. J'aime retrouver l'ambiance et le charme de cette période fin de siècle, son style de vie, ses mutations technologiques. Cette période a ses zones d'ombre, mais aussi une exceptionnelle créativité. Je me permets aussi d'y associer un peu de fantasy. La technologie mise en lumière par mon roman sera l'électricité, mais je me suis mis une petite contrainte quand même, c'est de respecter un certain « réalisme » technique. Car, dans bien des histoires steampunk, très mécanistes, la force motrice vient de la vapeur. Or, il est impossible de mouvoir de tels engins avec ce type d'énergie. On y retrouvera également des personnages historiques, un peu de dystopie en quelque sorte.



Le portrait d'Hinois de... Éric Larrey

Si j'étais...

● une aventure de Sherlock Holmes

- Je serais peut-être «le Rituel des Musgrave» pour la dose de mystère!

● un objet ou un lieu canonique ?

- La première image qui me vient de Sherlock est sa silhouette avec son manteau. Ce serait donc son Inverness cape.

● une qualité du grand détective ?

- Indiscutablement son aptitude à relier entre eux de petits détails épars pour aboutir à une vision d'ensemble.

● un défaut

- Sa tendance à sombrer dans une profonde mélancolie, voire certains abus, dès qu'il manque de stimulations intellectuelles.

● un méchant canonique ?

- Je n'aime pas les méchants..., mais Moriarty serait évidem-

ment le criminel dont les capacités approchent celles de Sherlock...

● une femme ?

- Sans doute madame Hudson, qui s'efforce d'apporter un peu de chaleur dans la vie de Sherlock.

● une untold story ?

- Disons... «L'affaire pour laquelle Sherlock Holmes refusa le titre de chevalier».

● un pastiche ?

- J'ai un bon souvenir de lecture de La Maison de soie d'Anthony Horowitz.

● un film ou une série ?

- J'aime beaucoup les deux films avec Robert Downey Junior, que je ne me lasse pas de revoir.

● un acteur qui a joué Sherlock Holmes ?

- Ce serait Jeremy Brett, sans conteste. Rien de très original, mais il est lié à mon véritable attachement pour le personnage.

- Et un Watson ?

- Peut-être bien Martin Freeman, qui propose une palette de sentiments plus riches.

- une question restée sans réponse ?

- Quels sont les véritables fonctions de Mycroft Holmes au sein du gouvernement britannique ?

- un bon souvenir associé à Sherlock Holmes ?

- Regarder les épisodes de la série de 1984 en buvant un chocolat chaud...

- une odeur, une couleur ou un son lié à Sherlock Holmes ?

- Le son d'un concerto pour violon dans un salon faiblement éclairé et encombré de meubles et de papiers, où flotte une odeur de tabac.

- une citation ?

- Cette approche hautement scientifique : "C'est une erreur capitale de théoriser avant d'avoir des données. Insensiblement, on commence à tordre les faits pour qu'ils correspondent

aux théories, au lieu de tordre les théories pour qu'elles correspondent aux faits."

- Si vous pouviez rencontrer Sherlock Holmes, Watson ou Arthur Conan Doyle, qu'aimeriez-vous qu'il vous dise ?

J'aimerais interroger Sherlock Holmes de manière un peu anachronique : « Quelle est votre opinion sur l'évolution des méthodes policières modernes par rapport à celles de votre époque ? Et comment pensez-vous que le métier de détective sera modifié par l'intelligence artificielle ? »



Les tactiques avisées de Mr Fowler dans *Les Hêtres rouges*

Par Robin Rowles

Cet essai analyse les tactiques de Mr Fowler pour sauver sa fiancée, Alice Ru-castle, emprisonnée dans une aile déserte de la maison des « hêtres rouges ». Les démarches et les tactiques de Mr Fowler sont résumées en trois phrases à la fin de l'histoire. Cependant, il est possible de dresser un portrait plus complet du plan de Mr Fowler en appliquant à ses actes une série de déductions dictées par la raison.

L'objectif de Mr Fowler était clair, mais pour l'atteindre, il a dû utiliser trois tactiques : l'observation, la collecte de renseignements et la patience. Je vais examiner tour à tour chacune d'entre elles.

1. Observer :

Aucune opération ne peut réussir sans rassembler des connaissances sur son objectif, et Mr Fowler avait besoin d'informations sur la maison et les habitants des « hêtres rouges ». Il s'est donc posté devant la maison, sur la route de Southampton et a observé longuement.

De par son expérience de la navigation, Mr Fowler avait probablement le sens du détail et a noté la disposition extérieure de la maison et du jardin. L'histoire ne précise pas si Mr Fowler était un officier de la Royal Navy, comme le lieutenant Arthur Carpenter dans *Une Étude en Rouge*, ou un officier civil, comme le capitaine Jack Croker dans *Le Manoir de l'abbaye*. Ce que l'on sait, c'est que Mr Fowler fait preuve de la détermination du premier et l'ingéniosité du second dans l'élaboration de sa stratégie. Mr Fowler devait trouver la réponse à certaines questions : où se trouvaient les portes et les fenêtres ? Où menaient les allées du jardin ? L'architecture

de la maison permettait-elle d'escalader les murs si nécessaire ? On peut raisonnablement supposer qu'il a effectué plusieurs repérages, d'autant plus que la maison était gardée par un féroce dogue qui rôdait la nuit. Mr Fowler pouvait-il traverser la pelouse avant le chien ? C'était une question cruciale à considérer lors de la planification d'une entrée par effraction et d'une tentative de sauvetage.



Michael Loney dans le rôle de Mr Fowler, *The Copper Beeches*, Granada, 1985

2. Rassembler des informations :

Observer l'extérieur des « hêtres rouges » n'est qu'un aspect de la stratégie globale. Pour réussir dans son entreprise, Mr Fowler avait aussi besoin d'une aide venant de l'intérieur de la maison. Un allié, dont il pourrait obtenir des renseignements sur la disposition intérieure des pièces et la routine quotidienne des habitants.

Lorsqu'on planifie une invasion, militaire ou pacifique, il est judicieux de se lier d'amitié avec les locaux, dont la neutralité ou la loyauté peut être acquise par des arguments convaincants

La tactique de Mr Fowler fut donc de se lier d'amitié avec la gouvernante, Mrs Toller, et de la convaincre, par des « arguments métalliques ou autres », que leurs intérêts étaient communs. L'histoire ne précise pas comment Mr Fowler a abordé Mrs Toller ni comment leur alliance s'est scellée, car au fond, il suffit de savoir qu'il est parvenu à ses fins. Il a, d'une façon ou d'une autre, appris que Mrs Toller était la gouvernante, donc responsable de la cuisine, du ménage et de l'entretien général.

Mr Toller, quant à lui, est le palefrenier et aussi gardien du terrifiant chien de la famille, Carlo. Mr Fowler a vraisemblablement appris que Toller était un ivrogne et que son épouse désapprouvait le traitement réservé à Alice Rucastle par ses employeurs. À la fin de l'aventure, Mrs Toller se décrit comme « l'amie de Miss Alice » et Mr Fowler comme « un jeune homme gentil et généreux », il est donc raisonnable de supposer que la gouvernante ne fut pas difficile à convaincre.

Et bien sûr, Mr Fowler avait aussi besoin d'informations sur la routine quotidienne des habitants des « hêtres rouges », par exemple : qui fermait la maison et à quelle heure ? À quel moment le chien était-il lâché dans le jardin ?

Ainsi, comme Holmes l'a résumé, « Fowler s'assura que, le soir où il prévoyait d'agir, Toller aurait accès à une bonne quantité d'alcool, que le chien serait attaché, et qu'une échelle serait laissée à disposition. »

Dans les romans, il est fréquent que, lors d'une effraction ou d'une évasion, il y ait une échelle à portée de main. Avec cette simple ligne de dialogue, ce cliché est évité, et l'échelle devient un détail révélateur de la prévoyance de Mr Fowler.

3. Attendre le bon moment :

Après avoir étudié la disposition extérieure et intérieure de la maison, la routine des habitants, et obtenu l'aide de Mrs Toller, Mr Fowler devait maintenant faire preuve de patience. Il avait fait ses préparatifs et devait

choisir le bon moment pour agir. Il savait qu'il ne pouvait pas attendre indéfiniment, et qu'il n'aurait qu'une seule chance. Quel était le meilleur moment ?

Agir en journée était certainement exclu, car la probabilité d'être vu était trop élevée. La maison se trouvait juste à côté de Southampton Road, et il y aurait des passants.

De même, agir au milieu de la nuit était trop risquée, car le bruit d'une échelle ou d'une vitre brisée serait entendu. Les « hêtres rouges » étaient à cinq miles de Winchester, en pleine campagne. Contrairement à l'agitation d'une ville, la campagne est silencieuse, surtout la nuit. À part le hululement d'une chouette ou le passage d'un train, peu de sons troublent le silence nocturne. Le bruit se propage et tout bruit suspect autour de la maison pouvait facilement alerter les habitants. Une opération nocturne aurait aussi nécessité l'usage d'un éclairage et Mr Fowler aurait dû monter l'échelle dans l'obscurité, une lampe à la main. C'était un grand risque.



Les Hêtres rouges, production de la société Éclair, 1912, avec Georges Tréville dans le rôle de Sherlock Holmes

L'attaque à l'aube est un classique dans les romans à suspense, et elle aurait eu plusieurs avantages. On peut supposer que

Mr et Mrs Rucastle auraient été endormis. Mr Rucastle, en tout cas, car c'est un homme d'âge mûr, corpulent, menant une vie sédentaire. Ses manigances constantes et ses soucis financiers l'auraient fatigué, mentalement et peut-être physiquement. Il avait probablement besoin de plus de sommeil qu'un homme plus jeune et en meilleure forme, Mrs Toller, en revanche aurait pu être déjà debout, car les servantes se lèvent avant leurs employeurs pour s'occuper des tâches du matin. Cependant, Mrs Toller était l'alliée de Mr Fowler et ne représentait aucune menace. De plus, il y avait de fortes chances que Toller dorme, victime de ses excès d'alcool. D'un autre côté, une attaque à l'aube impliquait de réveiller Alice Rucastle, ce qui pouvait faire perdre un temps précieux. Chaque minute de retard augmentait le risque d'être découvert à mesure que le jour se levait. Il y avait un autre risque : on sait que Mr Rucastle rendait régulièrement visite à la chambre de la tourelle, soit pour harceler sa fille afin qu'elle signe son renoncement à l'héritage, soit simplement pour vérifier qu'elle était

toujours enfermée. Il est possible que Mr Rucastle ait pris l'habitude de se lever à l'aube pour vérifier la chambre, puis de retourner se coucher.

Le meilleur moment pour l'opération de Mr Fowler était donc le crépuscule. Les Rucastle étaient sortis, soi-disant, pour rendre visite à des amis (bien que nous finirons par apprendre que Mr Rucastle, méfiant, est resté pour tendre un piège à Violet Hunter). Cependant, Mr Fowler ne s'est pas trompé dans le choix du moment. Le crépuscule

est le moment où l'énergie et les réflexes humains sont à leur plus bas. Les lève-tôt commencent à fatiguer, et les noctambules

commencent à peine à s'éveiller. Le passage du jour à la nuit offrait donc les meilleures chances de succès

Mr Fowler aurait donc attendu la tombée de la nuit en révisant son plan, vérifiant chaque détail. Une citation de Hamlet résume bien sa pensée : « Tout est dans la préparation ! ».

Bien que Mr Fowler organisât un sauvetage, et non une vengeance, ses préparatifs devaient être précis, car ceux qui ne réussissent pas à se préparer se préparent généralement à ne pas réussir.

Ainsi, au moment de l'assaut :

- Les Rucastle partis en voiture : vérifié (sans doute confirmé par la bouche de Mrs Toller
- Toller ivre : vérifié.
- Le chien attaché : vérifié.
- L'échelle à disposition : vérifié.

Il ne savait pas que Miss Hunter avait enfermé Mrs Toller à la cave, mais cela importait peu puisque Mrs Toller était de son côté.

Tout était en place, il était temps de passer à l'action.

Conclusion

Les deux missions de sauvetage, celle de Holmes et Watson d'un côté, et celle de Mr Fowler de l'autre, ne se croisent jamais dans l'histoire, bien qu'il soit raisonnable de penser qu'ils ne se sont pas manqués de beaucoup. Mr Rucastle, méfiant, avait fait demi-tour et était rentré chez lui. Il est arrivé à la chambre de la tourelle presque en même temps que Holmes et Watson. Mr Rucastle était un intrigant, et ces derniers sont souvent suspicieux.

L'essentiel du plan de Mr Fowler a été fourni par Mrs Toller lors du dénouement, et Holmes en a résumé les points clés. Il est presque dommage que, dans l'histoire originale, Holmes et

Watson n'aient jamais rencontré Mr Fowler, bien que cela se produise dans l'adaptation télévisée de la BBC avec Douglas Wilmer. C'est important, car on voit que l'apparence de Mr Fowler correspond à son intelligence évidente : il est élégant et cultivé. On peut donc voir que le sauvetage d'Alice Rucastle par Mr Fowler a été bien planifié, fondé sur l'observation et les renseignements, et parfaitement exécuté grâce à cette autre qualité essentielle à toute opération : la patience et le choix du moment propice.



... Et qu'une échelle fût toujours prête pour le moment où votre maître sortirait,

Illustration de Gaston Simoes da Fonseca, Premières-aventures-de-sherlock-holmes, Ernest-Flammarion, 1913



Sherlock Holmes et la géopolitique d'une fin de siècle

Par Brigitte Maroillat

« *Connaissances en politique : faibles* ». Tel est le jugement hâtif que Watson émet dès les premiers jours de cohabitation avec le détective de Baker Street. Pourtant, si on imagine parfaitement Holmes peu intéressé par les remous quotidiens de l'actualité, les grands enjeux du monde viennent régulièrement toquer à sa porte par le biais des affaires dont il se voit chargé.

Dès *Une étude en rouge*, ses investigations portent Sherlock Holmes sur les rives d'une affaire comportant des éléments d'extranéité, et de manière récurrente, ensuite, il aura à côtoyer de près les sphères internationales où se nouent et se dénouent les relations diplomatiques. Mais est-ce vraiment étonnant, quand on sait que le détective descend, par la branche française de sa famille (décidément riche de personnages de premier plan), d'éminents diplomates : Philippe Delaroche-Vernet (1841-1882) et Horace Delaroche-Vernet (1866-1931) respectivement petit-fils et arrière-petit-fils du peintre Horace Vernet, grand-oncle

de Sherlock Holmes. Et surtout, comment pourrait-il ne pas être mêlé aux affaires du monde quand il a pour frère Mycroft Holmes, qui manifestement œuvre dans les eaux opaques de la scène internationale ? Considéré comme une éminence grise de l'Empire britannique, Mycroft sait tout sans jamais quitter son bureau ou son club, lequel semble être d'ailleurs un nid de hautes influences dans l'ombre. Mais quelle est la légitimité d'un détective consultant à intervenir, officiellement ou officieusement, dans les affaires internationales ? Et que dire aujourd'hui d'un amateur qui interférerait dans une sphère hautement professionnalisée ? Il est vrai qu'à cette

époque, le droit international n'existait pas et tout passait essentiellement par la diplomatie, ce qui laissait une porte d'entrée à Sherlock pour, selon les cas, s'engouffrer ou être invité dans les affaires d'État. Car au fil de ses aventures, le détective a été soit un intermédiaire mandaté par un souverain ou un gouvernement étranger, soit un enquêteur sans titre particulier, mais qui va s'ingérer, par le biais d'une affaire privée, dans une intrigue de dimension internationale pour déjouer des répercussions fâcheuses sur l'équilibre précaire du monde. Cela sous-tend de la part de Sherlock Holmes une connaissance parfaite de la géopolitique et une maîtrise consommée des langues, des cordes de plus à l'arc des nombreuses compétences du détective de Baker Street.

Un contexte géopolitique propice aux intrigues internationales

Le contexte international est de plus en plus présent en cette fin du 19^e siècle où la géopolitique est au seuil d'une recomposition imminente avec la fin des grands empires. Et évidemment Conan Doyle, acteur de son temps, saute à pieds joints dans les braises frémissantes des tensions que certains attisent pour que le monde s'enflamme. Ainsi, *Le Traité naval* prend assise dans le cadre de la Triple Alliance entre l'Italie, l'Allemagne et l'Autriche-Hongrie. Dans la nouvelle, Percy Phelps explique à Holmes et à Watson l'importance d'un traité secret entre l'Angleterre et l'Italie, qui permet à la première de définir sa position face à une Triple Alliance dont elle est exclue. La nouvelle de Doyle décrit ici une situation encore instable, où les alliances sont fragiles et les terrains d'entente mouvants. Dans *Le Dernier Problème*, Watson reviendra sur cette affaire en soulignant son importance et le caractère décisif de l'intervention de Holmes afin « d'éviter de sérieuses complications internationales ».

De même, dans *La Deuxième Tache*, Watson décrit le contexte de l'histoire comme « la plus importante affaire internationale »

que Holmes ait jamais eue à connaître. La seule présence du Premier ministre et du secrétaire aux Affaires européennes dans l'ancre de Baker Street nous fait mesurer pleinement la situation de crise dans laquelle nous sommes plongés dès le début de cette aventure : « *Toute l'Europe est un camp en armes* ». La lettre dérobée provient d'un souverain étranger qui n'est pas mentionné. Si elle était rendue publique ou atteignait, par divers biais, l'une des hautes chancelleries d'Europe, l'embrasement serait tel que l'Angleterre pourrait être entraînée dans un conflit mondial dont il n'est pas certain qu'elle sortirait vainqueur.

Conan Doyle projette ici dans son écriture le spectre d'une guerre qui ne cesse de se faire plus menaçante. Et ce qu'il redoute plus que tout, la Grande-Bretagne étant une île, c'est une attaque navale que le pays n'aurait pas su anticiper. Dans un tel contexte, une offensive de sous-marins ennemis serait fatale (*20000 Lieues sous les mers* et la vendetta de Nemo a marqué son temps et ouvert la voie à un développement technique considérable dans le domaine de l'hydropropulsion). Aussi, dès 1895, dans *Les Plans du Bruce-Partington*, Conan Doyle fait de Sherlock Holmes un rouage essentiel à l'anticipation d'une menace venue des mers, en retrouvant les plans du sous-marin de pointe qui donnerait l'avantage à l'Angleterre en cas de conflit. Cette obsession d'une déroute maritime va au-delà du Canon holmésien, et s'exprime également avec force dans une nouvelle intitulée *Danger!* qui relate l'attaque de l'Angleterre par une micro-nation par sous-marins interposés. Pour Conan Doyle, la fiction d'aventure ou d'espionnage a, à l'évidence, pour rôle de faire prendre conscience d'une menace imminente et de s'y préparer au mieux. Et en cette matière, le détective de Baker Street donne l'exemple. *Son dernier Coup d'archet* relate les services de guerre de Sherlock Holmes et fait de lui un véritable espion engagé au service de la Couronne. Malgré son caractère d'électron libre réticent à toute allégeance à l'autorité,

le détective accepte toutefois des missions sur le plan international quand l'enjeu est d'importance, faisant de lui un agent mandaté en hauts lieux.

Holmes, enquêteur officiellement mandaté dans la sphère internationale

Sherlock Holmes enquête souvent sur des cas où de puissants intérêts sont en jeu, et de ce fait, loin de se désintéresser des enjeux de son temps, il s'implique de plus en plus dans la résolution d'affaires à portée internationale, entre 1890 et 1914, où les tensions géopolitiques s'intensifient au fur et à mesure qu'un vent de révolte souffle sur les grandes dynasties d'Europe. Émerge ainsi dans le cycle holmésien un corpus d'enquête en lien avec la politique extérieure. Ce qui peut paraître d'emblée surprenant, car nous n'aurions sans doute pas imaginé Holmes aussi investi dans les affaires entre États. Contrairement

à son frère Mycroft, fidèle serviteur de la Couronne, le détective ne rend de comptes qu'à lui-même, et ne fait allégeance qu'à la logique au nom de la justice. C'est pourquoi il balaie d'un revers de main le jeu de l'étiquette et de la déférence avec le roi de Bohême pour en venir rapidement au fait. D'ailleurs, Holmes est présenté dans *Les Plans du Bruce-Partington* comme ne s'intéressant qu'aux affaires criminelles et nullement aux intrigues du monde. S'il ne dédaigne pas quelques incursions sur la scène internationale, c'est

avant tout pour la complexité de ces affaires qui constituent pour lui davantage un défi à sa hauteur qu'un intérêt pour les intrigues internationales.

À cet égard, *Un Scandale en Bohême* constitue l'histoire première de l'implication du



détective sur la scène internationale. Lorsqu'il accueille le Dr Watson dans leur ancien appartement commun, un soir de mars 1888, Holmes vient de recevoir une mystérieuse lettre anonyme dont il a tôt fait de déduire la nationalité de son auteur. Holmes apparaît d'entrée comme un très bon linguiste. Il en fera également la démonstration dans *L'Interprète grec* : « Ce jeune homme ne parle pas un mot de grec. La dame parle à peu près l'anglais. J'en déduis qu'elle a passé quelque temps en Angleterre, mais que lui n'est pas allé en Grèce. »

Du fait de ses aptitudes, la réputation de Sherlock Holmes à l'étranger ne cesse de grandir. Il a d'ailleurs parmi ses relations des personnes influentes ou de hauts dignitaires politiques et spirituels. Il n'est dès lors guère étonnant que le détective acquière une stature à la mesure de son expertise auprès des têtes couronnées de son temps, comme dans *Une Affaire d'identité*, dans laquelle Holmes précise qu'il a reçu un cadeau de «la famille régnante de Hollande» pour services rendus. Mais les monarques ne sont pas ses seuls prestigieux clients. Ainsi, on apprend au début du *Dernier Problème*, que la République Française fait appel à ses services pour une mission de haute importance. Par ailleurs, dans *Le Pince-nez en or*, Watson fait allusion au rôle majeur tenu par Holmes en 1894 dans l'arrestation d'Huret, l'assassin des boulevards. Il sera récompensé, pour service efficacement rendu, par une lettre autographe du président de la République française et la croix de chevalier de la Légion d'honneur. De même, Watson mentionne, dans *Peter le noir*, différentes enquêtes d'Holmes en cette année 1895, dont celle sur la mort soudaine du Cardinal Tosca, une affaire dont le détective s'est trouvé investi à la demande expresse du Pape lui-même, ce qui en dit long sur sa notoriété à l'échelle internationale.

Comme dit précédemment, Holmes finira par s'engager plus avant dans *Son dernier Coup d'archet* au cœur de la Première Guerre mondiale. Holmes explique à Watson que, depuis deux années, et ce à la demande du Premier ministre, il a infiltré le réseau d'espionnage de Von Bork, sous l'identité d'Altamont de Chicago aux fins de l'abreuver de fausses informations et de précipiter ainsi son arrestation et celle d'autres espions du Kaiser. En réalité, cette extrême implication d'Holmes s'explique ici par un contexte pressant et des enjeux impérieux qui, de surcroît, donnent du sel à la mission. Par sa nature d'électron libre, le détective se méfie d'un cadre institutionnel trop rigide où il faut continuellement rendre

des comptes. Il préfère rester dans l'ombre et jouer selon ses propres règles, et bien souvent, c'est incidemment qu'il se trouvera mêlé à une affaire internationale, par le biais d'affaires privées.

Holmes, enquêteur officieusement consulté dans la sphère internationale

La place centrale des états de l'Empire austro-hongrois cristallise bien des problématiques géopolitiques de la fin du 19^e siècle. Comme Budapest dans la nouvelle de Doyle *La Hachette d'argent*, Prague est également la ville d'Europe centrale sur laquelle convergent tous les regards. L'Allemagne aussi. Ainsi, les complots émanent souvent d'un personnage aux accents germaniques, comme dans *Le Pouce de l'ingénieur*. Tout ce contexte amène Holmes sur la scène internationale sous le sceau de la confidentialité d'une affaire sur laquelle il n'a été qu'officieusement consulté. Les trois nouvelles intitulées *Le Traité naval*, *La Deuxième Tache* et *Les Plans du Bruce-Partington* en sont une parfaite illustration. Trois histoires d'espionnage conçues selon le même canevas. L'affaire commence à chaque fois par le vol d'un document secret : un traité secret conclu entre l'Angleterre et l'Italie dans *Le Traité naval*, une lettre aux propos abrasifs de la main d'un souverain étranger dans *La Deuxième Tache* et les plans d'un sous-marin dans *Les Plans du Bruce-Partington*. En outre, dans les trois affaires, le vol a eu lieu dans le bureau privé ou le domicile des personnes impliquées. L'affaire possède une dimension internationale de par la nature du document volé, mais la disparition de ce dernier relève d'une intrigue privée, voire d'une trahison intrafamiliale, car volé par un proche. Les documents considérés sont toutefois à portée de regard, mais personne ne les remarque. Ils n'échapperont cependant pas à la sagacité du légendaire détective. Conan Doyle cultive ici l'art de dissimuler dans l'ordinaire ce qui relève du fondamental, voire de l'extraordinaire et Sherlock Holmes,

celui de retrouver avec maestria l'aiguille dans la botte de foin.

On peut également souligner toute la finesse du détective, que l'on dit pourtant peu enclin

manipulations. Il se joue des autorités en dissimulant la vérité, embarrassante pour les protagonistes victimes, et il se joue également des espions et maîtres chanteurs



"PHELPS RAISED THE COVER."

à la bienséance ou à la délicatesse. Holmes sauve en effet la réputation entachée des personnes impliquées malgré elles par une manipulation qui dissimule le vol, faisant fi de toute transparence avec les autorités compétentes. D'ailleurs, il n'est ici mandaté par personne. Il n'en faut donc pas plus à notre détective pour ne pas s'embarrasser de scrupules. Percy Phelps découvrira son précieux traité en soulevant le couvercle d'un plat, Trelawney Hope extirpera la fameuse lettre de son coffre privé comme si elle avait toujours été là. À l'instar de Mycroft qui, à force de se rendre indispensable au gouvernement, devient parfois le gouvernement britannique à lui seul, Sherlock s'érige ici en ministère des Affaires étrangères. Le jeu, encore et toujours. C'est pour sa beauté et la complexité de la situation qu'Holmes se laisse inviter sur la scène internationale et s'adonne à d'habiles

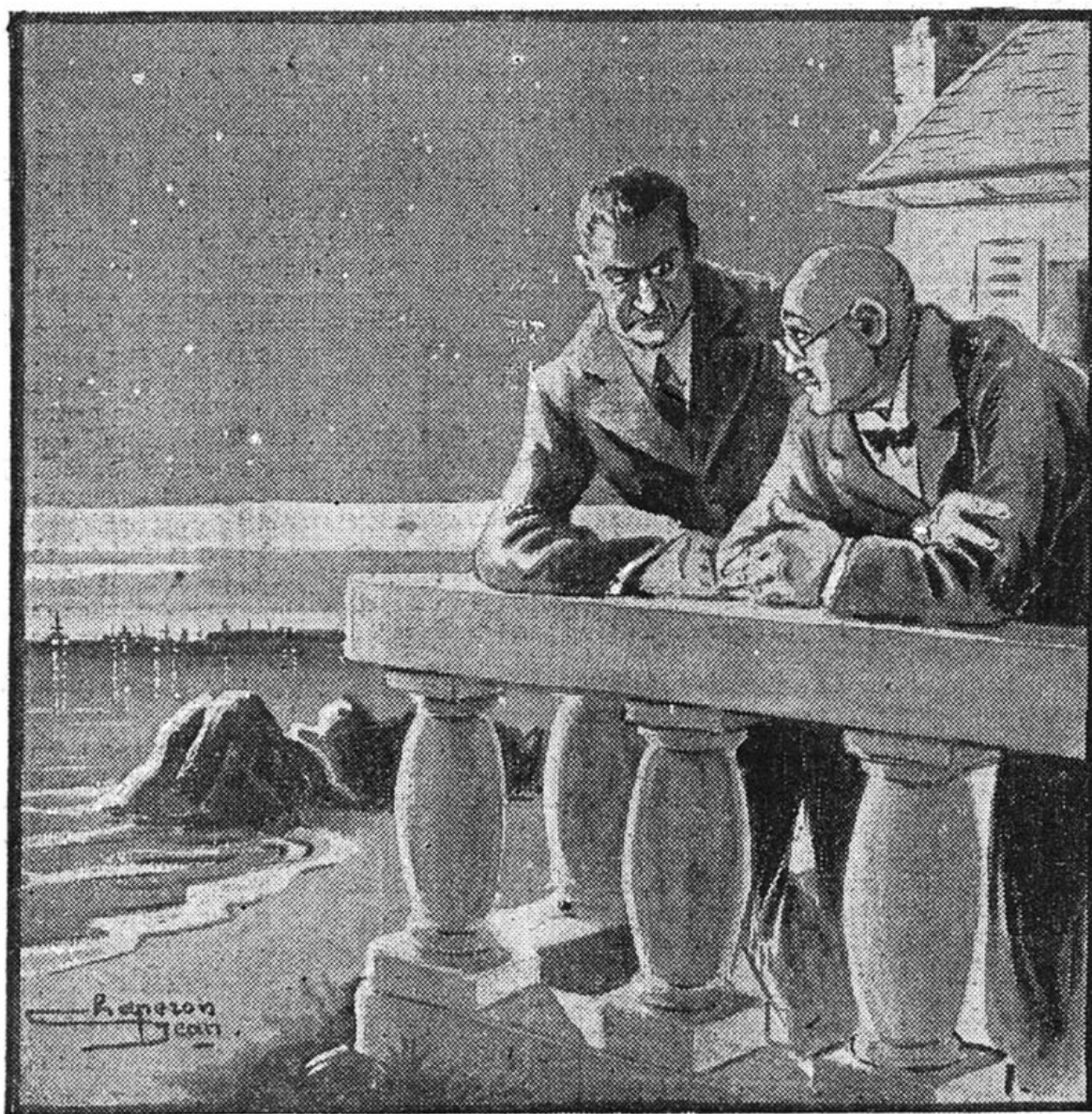
qui les tiennent en leur pouvoir : Louis la Rothière, Adolph Meyer, Hugo Oberstein et Eduardo Lucas. La résolution des affaires se noue ici non dans les antichambres de la diplomatie internationale, mais par la connaissance parfaite des transports et des moyens de communication, notamment dans *Les Plans du Bruce-Partington*. Les réseaux ferroviaires et l'annuaire Bradshaw sont bien plus utiles ici au détective que les méandres complexes des réseaux internationaux. Point d'entremise de diplomates ou de hauts fonctionnaires, pas de jeu de négociations, ici les fils se dénouent par l'emploi de moyens à la portée de tous, mais redoutablement efficaces, à l'image du très pragmatique Holmes. Mais, dans les affaires internationales de notre ère, pourrait-il y avoir une place pour le limier de Baker Street ?

Sherlock Holmes dans notre sphère

internationale contemporaine

Dans le jeu très codifié des relations diplomatiques né après la Seconde Guerre mondiale, on verrait mal le détective se mouvoir avec aisance. Toutefois, force est de constater qu'en notre temps actuel, on s'accorde davantage de latitude avec les codes régissant les relations internationales. Outre certains dirigeants qui agissent davantage à l'instinct, apparaissent également sur la scène mondiale des personnalités dont le métier n'est ni la diplomatie ni la politique et qui interfère par la voie de courts messages sur les réseaux sociaux dans les affaires

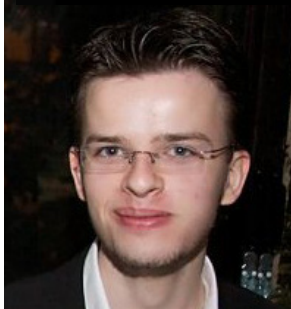
internes d'autres pays. Alors pourquoi un esprit aussi avisé et libre que celui de Sherlock Holmes ne pourrait-il pas jouer un rôle, sans nul doute sur un mode plus subtil ? L'arbitrage et la médiation sont aujourd'hui des modes privilégiés tant en droit interne que sur le plan du droit international, quand les voies de droit commun peinent à mener à une résolution imminente des conflits. Et sous cet angle, on peut aisément imaginer que l'expertise de Sherlock Holmes pourrait être hautement sollicitée.



Les feux des navires tremblotaient dans la baie. Deux Allemands se tenaient debout contre le parapet du jardin. Leurs têtes se touchaient presque, et ils se parlaient à mi-voix, sur un ton de confiance.

SHERLOCK HOLMES

IN "ANOTHER BOW"



40 ans après : que racontait le jeu « Sherlock Holmes : Another Bow » ?

Par Xavier Bargue

Édité par Bantam Software, « Sherlock Holmes : Another Bow » est chronologiquement le premier jeu PC mettant en scène le célèbre détective. Il fut publié dans l'éphémère série « Living Literature ». Il n'est inspiré d'aucune aventure du Canon, mais y fait d'innombrables clins d'œil et nous permet de croiser la route d'Arthur Conan Doyle et d'Harry Houdini.

En 1985 sortait le jeu « Sherlock Holmes : Another Bow » sur PC, Apple II et Commodore 64. Une aventure textuelle typique des années 80, dans laquelle le joueur évoluait en tapant à l'écran les actions qu'il souhaitait effectuer (« talk to captain », « go to dining room », etc.). Luxe pour l'époque : le jeu s'accompagnait d'illustrations en 4 couleurs pour réduire l'austérité de l'interface.

Autre caractéristique de cette « fiction interactive » : le jeu débutait au « chapitre 4 » de l'aventure... les trois premiers chapitres étant, quant à eux, à lire dans le manuel du

jeu. Une façon de passer de l'écrit à l'écran, mais aussi de disposer d'une protection antipiratage efficace ! Le jeu d'origine était donc livré avec un manuel relativement épais, mais aussi avec le plan détaillé d'un bateau de croisière sur trois étages, constituant le cadre de l'aventure.

L'intrigue se déroule en effet à bord d'un paquebot traversant l'Atlantique pour amener Sherlock Holmes et le docteur Watson jusqu'aux États-Unis. À bord : de nombreuses célébrités, parmi lesquelles on citera Conan Doyle lui-même, mais aussi Harry Houdini,

Picasso ou encore Lawrence d'Arabie. Rien que ça!

À l'occasion des 40 ans du jeu, et parce qu'aucun joueur ni aucun holmésien normalement constitué n'aura de nos jours l'envie de se replonger dans une aventure textuelle en anglais sous MS-DOS, nous avons décidé de le faire pour vous. Au programme : un jeu rempli de références au Canon holmésien... mais également un scénario particulièrement alambiqué!

Un point de départ peu commun : Holmes aurait un fils caché!

L'intrigue démarre donc par une bonne heure de lecture du manuel du jeu, indispensable pour comprendre le contexte de l'intrigue et la raison pour laquelle Holmes et Watson se retrouvent embarqués dans une croisière à destination de New York.

L'aventure se déroule en juin 1919. Avec

l'arrivée des beaux jours, Violet Watson propose à son mari, le Dr Watson, de partir en vacances en Italie à Portofino. Problème : Violet souhaite également convier sa sœur, désormais veuve. Le bon docteur exprime son faible enthousiasme à l'idée d'être accompagné en vacances par sa belle-sœur, et son épouse se venge en lui faisant « accidentellement » tomber le petit déjeuner (œuf et jambon) sur les genoux. Watson préfère sortir de chez lui pour échapper à sa vie de couple devenue tumultueuse après 17 ans de mariage. On notera à ce sujet que les auteurs du jeu avaient le souci du détail holmésien. Violet Watson est désignée comme étant l'ex-fiancée du baron Gruner : il s'agit donc de Violet de Merville, sauvée par Holmes dans *l'Aventure de l'illustre Client* qui se déroule en 1902 — une date cohérente avec les « 17 ans de mariage » de Watson. Quant à la première épouse de Watson, Mary Morstan, la pauvre femme est décédée depuis longtemps.

The manuscript of "Another Bow" came to us through channels as mysterious as any Holmes ever encountered. The pages, yellowed and dog-eared, were discovered in a safety-deposit box in the vault of the National Newark and Essex Bank of New Jersey, where, presumably, Dr. Watson had stored them for safekeeping. For decades, someone in Newark, under the name of J.H. Watson, had paid the rental on the box. Suddenly the payments stopped. Bank officials opened the vault, and the manuscript, sold at auction, began its circuitous route to our offices in California. We blew the dust off the pages and checked their authenticity as thoroughly as such things can be checked, including an unpleasant week with a cranky old paper and ink expert in his musty San Francisco laboratory. Since we are a software company and since Holmes was characterized by his chronicler, Watson, as "the most perfect reasoning machine that the world has ever seen," we thought it appropriate that the manuscript be translated to the computer, instead of the usual book form. Thus, "Another Bow" has found its way to a medium, which we are convinced, would have been of invaluable service to the Master had he been fortunate enough to practice his craft amidst the golden age of computers.

P.A. Golden, Editor
Los Gatos, California

Special thanks to the National Maritime Museum
for supplying photographs and related materials.

COMPLETE INSTRUCTIONS ON LOADING AND PLAYING "ANOTHER BOW" ARE ENCLOSED WITH THE SHIP MAP.

Copyright © 1985 by Bantam Electronic Publishing. All rights reserved. No part of this publication may be reproduced or transmitted in any form or by any means, electronic or mechanical, including photocopy, recording, or any information storage and retrieval system, without permission in writing from the publisher. Bantam Software is a trademark of Bantam Electronic Publishing.

DESIGN & PRODUCTION: ROBERT BULL/DESIGN

CHAPTER 1

A NOTE FROM THE PAST

"IT CAN'T HURT NOW," Mr. Sherlock Holmes would often remark when, a case having been long completed, I sought his permission to record his professional activities.

I can recall him wearing his purple dressing gown and sitting before the fire in our lodgings in Baker Street, drawing a bow across the fiddle on his knees and smoking his shag tobacco incessantly. His haggard and ascetic face was nearly invisible in the pungent cloud, his eyes were closed, and his black clay pipe thrust forward from his mouth like the bill of some strange bird. "You see, Watson, but you do not observe," he would correct me on one point or another, and I would marvel at the keenness of his mind, and speculate on his place in history, knowing it was assured.

Which brings me to the heart of this matter. I have seldom drawn my narratives from the brilliant twilight of my friend's career, yet I do so in this case because it possessed such vital importance. Not only did I require Holmes' leave to record it, I required that the world once again be at peace. I required the conviction that our planet would still spin safely on its axis. For if my singular friend had not involved himself, had he not applied his prodigious talents to the task, not bent his mighty intellectual shoulders to the wheel, the existence of the world as we know it to-day would have had no more reality than a fever dream.

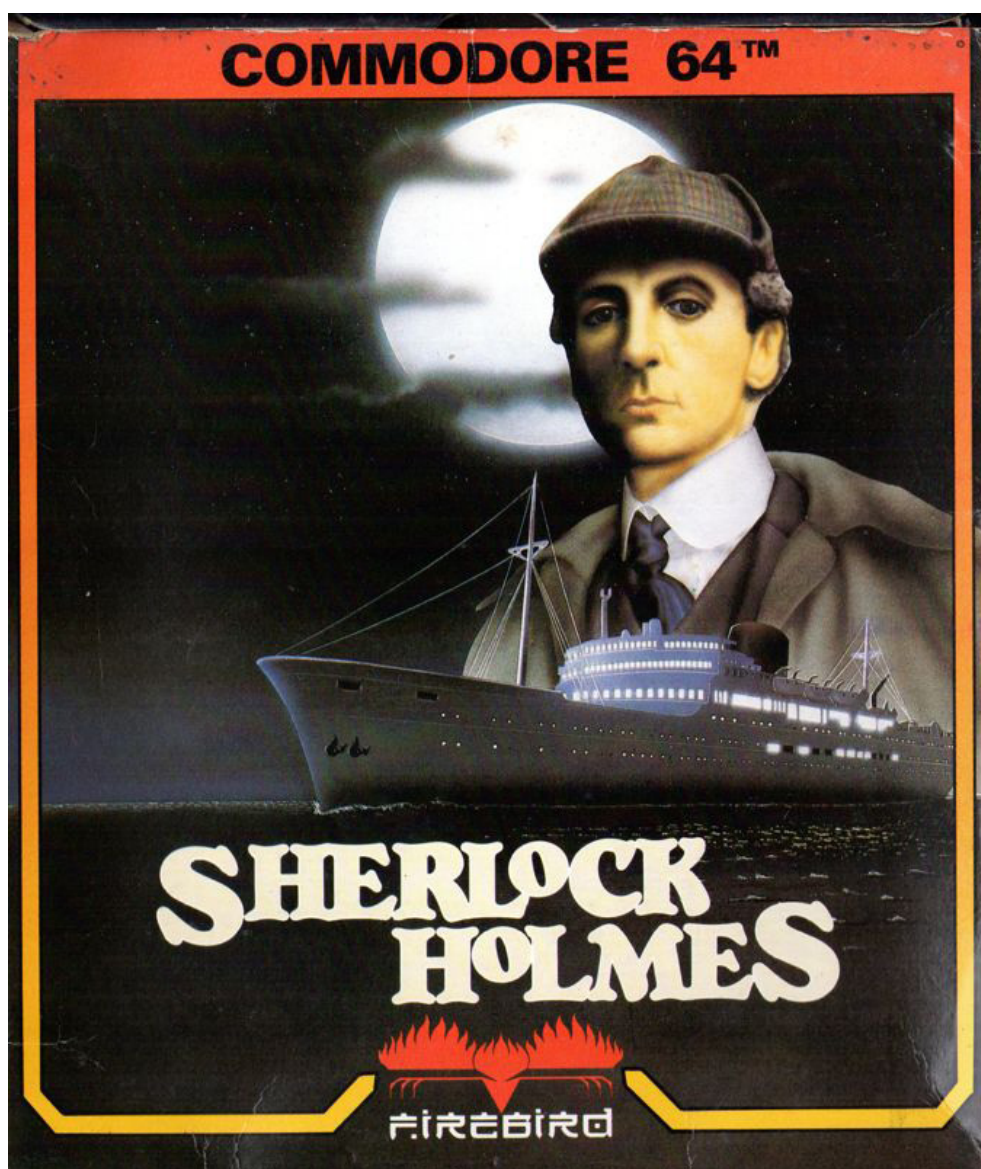
It began innocently enough, in the latter days of June, that first summer following the Great War. I awoke one morning to discover that the dreary rains had ceased, and the sun was shining. At breakfast, Mrs. Watson suggested we take our holiday with her widowed sister, who had secured for the season a home in Portofino. Having no taste for Italy, and even less for my wife's sister, I argued with some vehemence against Violet's plan. However, when she slid the

À l'heure du déjeuner, Watson retrouve son agent littéraire, Sir Arthur Conan Doyle, encore très affecté par la récente perte de son fils Kingsley à la guerre, et de son frère Innes, frappé par la grippe espagnole. Malgré ses malheurs, Sir Arthur a un nouveau projet dont il souhaite s'entretenir avec Watson. En effet, l'acteur américain William Gillette souhaite de nouveau jouer aux États-Unis la pièce de théâtre « *Sherlock Holmes* », 20 ans après sa création initiale. Le producteur de la pièce, Isidore Doubleman, souhaiterait à cette occasion publier les diverses monographies de Sherlock Holmes, dont celle écrite au sujet de l'identification des cendres de tabac. Le but : raviver l'intérêt du public pour le détective, qui passe désormais ses vieux jours dans les Downs au milieu de ses abeilles. William Gillette et Doubleman, de passage au Royaume-Uni, embarqueront dans deux jours à bord du *Destiny* en partance pour New York. Conan Doyle sera également à bord et souhaiterait que Watson et Holmes soient du voyage.

Autre argument de poids pour convaincre Holmes de la nécessité de se rendre en Amérique : Conan Doyle a récemment reçu une lettre d'un dénommé Jeffrey Adler, fils d'Irene Adler, affirmant que Sherlock Holmes est son père et qu'il a désormais besoin de son aide pour faire face à la précarité qui le frappe depuis le décès de sa

mère. Jeffrey vit dans le New Jersey. Conan Doyle, tout comme Watson, est stupéfait d'apprendre que leur ami pourrait avoir un fils caché.

Ni une ni deux, Watson saute sur l'occasion pour laisser de côté son projet de vacances à Portofino. Le bon docteur échappe ainsi à sa belle-sœur, mais également aux reproches de sa femme, qui conserve un éternel respect envers Sherlock Holmes et accepte volontiers que son mari parte en voyage avec son vieil ami. Reste à convaincre Sherlock Holmes



lui-même. Watson se rend en voiture dans les Downs. L'accueil de l'ancien détective est des plus amicaux, bien que sans exubérance. Watson lui fait part des projets de Conan Doyle et lui montre la lettre de Jeffrey Adler.



CHAPTER 4 A Hero on the Rail

Please refer to the printed notes of Dr. Watson for his unabridged account of the first day of the voyage, which is contained in Chapters 1 - 3.

Holmes découvre également qu'il aurait un fils et se demande si la lettre ne serait pas un faux. Watson évoque l'hypothèse qu'il puisse s'agir d'un piège tendu par Moriarty. Après une nuit de réflexion, Holmes accepte finalement de prendre part au voyage.

Le lendemain, Holmes et Watson embarquent sur le *Destiny* en compagnie de Conan Doyle, accompagné de son épouse, de William Gillette, de Mr et Mrs Doubleman, mais aussi d'un grand nombre de célébrités : Harry Houdini, Lawrence d'Arabie, Picasso, Henry Ford, les inventeurs Thomas Edison et Graham Bell ou encore le Baron de Rothschild. Watson note également la présence, à bord du bâtiment, d'un homme au visage « reptilien » se déplaçant en fauteuil roulant, sans parvenir à l'identifier. Holmes n'est d'aucune utilité sur ce point, sa vue étant désormais trop basse pour qu'il puisse voir distinctement le visage de l'homme en question. Fin du troisième chapitre : le joueur peut enfin reposer son manuel et allumer son PC...

The Game Is Afoot!

Pas le temps de dire ouf : l'enquête démarre d'entrée de jeu par un meurtre. Holmes et Watson, qui partagent la même cabine, sont réveillés en pleine nuit par un membre de l'équipage pour aller jeter un œil au cadavre du général Ryan, retrouvé pendu. S'ensuit l'annonce de la terrible nouvelle à la femme du défunt, qui s'évanouit sur le champ, puis au lieutenant Jenkins, adjudant du général, également choqué par l'évènement. Tout porte à croire à un suicide, mais Holmes observe que le défunt porte une petite marque au cou, probablement laissée par une aiguille. On l'aura compris : c'est un meurtre. Le lendemain matin, le détective et son acolyte remarquent que Mrs Ryan et le lieutenant Jenkins semblent particulièrement proches. Auraient-ils convenu de se débarrasser du général pour sceller leur union ? À ce stade, mystère et boule de gomme.

Un nouvel incident ne tarde pas à survenir : « Un homme à la mer ! » s'écrie le capitaine du bateau. Holmes est le premier à s'emparer

d'une bouée de sauvetage qu'il jette en direction du naufragé. Celui-ci parvient à être secouru. Il s'agit de l'illustre Lawrence d'Arabie. «J'ai glissé» affirme simplement le militaire rescapé. Au même moment, un marin accourt pour prévenir qu'une dispute vient d'éclater dans le salon. Holmes s'y rend immédiatement : Henry Ford invective le Baron de Rothschild en raison de sa confession juive (cf. fiche Wikipédia de Henry Ford pour plus d'informations sur ses opinions politiques). Ambiance à bord !

Au gré de leurs pérégrinations, Holmes et Watson croisent le couple Doyle, qui s'entretient notamment de spiritisme avec Mrs Doubleman. Une séance de communication avec les morts aura même lieu peu de temps après avec la pauvre femme, qui semble très nerveuse et très crédule à l'égard de cette méthode. Le soir même, les deux amis assistent à une lecture du *Ruban moucheté* réalisée par William Gillette, qui rencontre un grand succès auprès de l'auditoire. Watson frissonne à l'évocation des événements survenus près de 30 ans plus tôt au manoir du terrible Grimesby Roylott. Pendant ce temps, l'enquête sur la mort du général Ryan n'avance guère.

La nuit suivante, un claquement de porte réveille Holmes et Watson. Sortant de leur chambre, ils découvrent qu'un dénommé Garson semble se déplacer nerveusement dans les couloirs. Holmes décide d'aller lui parler : l'homme est dérangé par cette rencontre et retourne finalement dans sa chambre. L'incident en reste là.

Le lendemain matin, nouveau coup de théâtre : Holmes et Watson, qui se promenaient sur l'un des ponts du navire, sauvent de nouveau Lawrence d'Arabie d'une mort certaine en lui évitant d'être écrasé par un canot de sauvetage libéré de ses cordes par un mystérieux homme vêtu d'une cape noire. L'inconnu parvient à fuir sans être rattrapé. Quelqu'un semble en vouloir aux militaires présents sur le bateau.

Peu de temps sera nécessaire pour en savoir plus : le soir même, Lawrence d'Arabie est victime d'une nouvelle agression de la part de l'homme à la cape noire. Ce dernier parvient à s'approcher de sa victime et brandit une dague en criant «Longue vie à l'Empire ottoman!». Holmes et Watson parviennent encore à faire échouer cette tentative de meurtre ; la narration est confuse, mais une chose est sûre : en cherchant à attraper le meurtrier, celui-ci s'échappe et, se sachant perdu, préfère se suicider en sautant à la mer. Malgré ce dénouement abrupt, aucun lien ne semble réellement rattacher cette affaire à celle du meurtre du général Ryan. Un autre meurtrier doit donc encore être démasqué.

Au cours de la nuit suivante, Holmes et Watson sont de nouveau réveillés par un claquement de porte : il s'agit toujours des allées et venues de Mr Garson, qui se dirige vers le bureau du télégraphe. Holmes le dérange de nouveau en venant lui parler : Garson affirme être venu chercher un télégramme urgent pour Mr Ford, mais le bureau étant fermé, il repart dans sa chambre. Au cours de leurs déambulations nocturnes, Holmes et Watson observent également que l'une des croisiéristes, une jeune femme asiatique du nom de Miss Kim Lee, semble en admiration devant la galerie des peintures exposées à bord.

Le lendemain, malgré une traversée déjà bien mouvementée, un nouvel incident survient. Un marin vient chercher Holmes et Watson pour qu'ils se rendent à la cabine du capitaine. Celui-ci est dans l'embarras : un diamant appartenant à un couple de croisiéristes (les Smythe) a été volé sur le bateau. Il faut le retrouver, et Holmes est chargé d'enquêter. Pour autant, le détective reste concentré sur le cas du dénommé Garson, qu'il surprend à nouveau en train d'envoyer un télégramme suspect. En déchiffrant le bruit du télégraphe, le détective constate que Garson a envoyé le message «Open Sesame» à un destinataire inconnu. Watson remarque par ailleurs que Garson, de plus en plus

antipathique, semble désormais les suivre à son tour. Des recherches menées dans la journée sur l'expression « Open Sesame » convainquent Holmes que Garson a signalé à son correspondant, par ce message codé, qu'il détenait le butin d'un vol.

Au cours du déjeuner, Holmes et Watson observent que Mrs Doubleman, décidément très nerveuse depuis le début du trajet, quitte la salle à manger en sanglots pour se diriger vers sa chambre. Les deux amis décident d'aller vérifier si tout va bien. La porte de la chambre de Mrs Doubleman est restée ouverte, mais la pièce est vide. Dans un tiroir de commode est découverte une lettre de son fils, Eddie Doubleman, parti faire la guerre en Europe où il a finalement trouvé la mort. Le jeune homme était confiant et s'attendait à une guerre rapide, mais se méfiait de la stupidité des officiers. Watson en déduit que Mrs Doubleman a tué le général Ryan pour venger son fils. Ceci expliquerait la nervosité de la pauvre femme, mais également son attachement aux séances de spiritisme animées par les Doyle. Holmes ne confirme pas cette hypothèse dans l'immédiat.

Peu après, les deux amis croisent Mrs Ryan, la femme du général assassiné. Celle-ci est en compagnie du lieutenant Jenkins et assume clairement cette relation face au détective : oui, elle aimait le lieutenant et détestait son mari, qui n'avait aucun scrupule à mener de jeunes soldats à la mort, mais elle ne l'a pas tué. Watson est persuadé que cette déclaration est parfaitement exacte. Holmes, encore une fois, ne bronche pas.

Le soir, un nouveau spectacle est prévu pour distraire les croisiéristes. Holmes et Watson s'y rendent, mais sont interpellés sur le trajet par un jeune homme du nom de Tareyton, qui semble paniqué. Le garçon avoue à Holmes être l'auteur du vol du diamant des Smythe, mais la situation lui échappe désormais totalement. Il aurait commis le vol pour impressionner son père, et aurait caché le diamant dans une poche du cadavre du général Ryan, désormais enfermé dans une

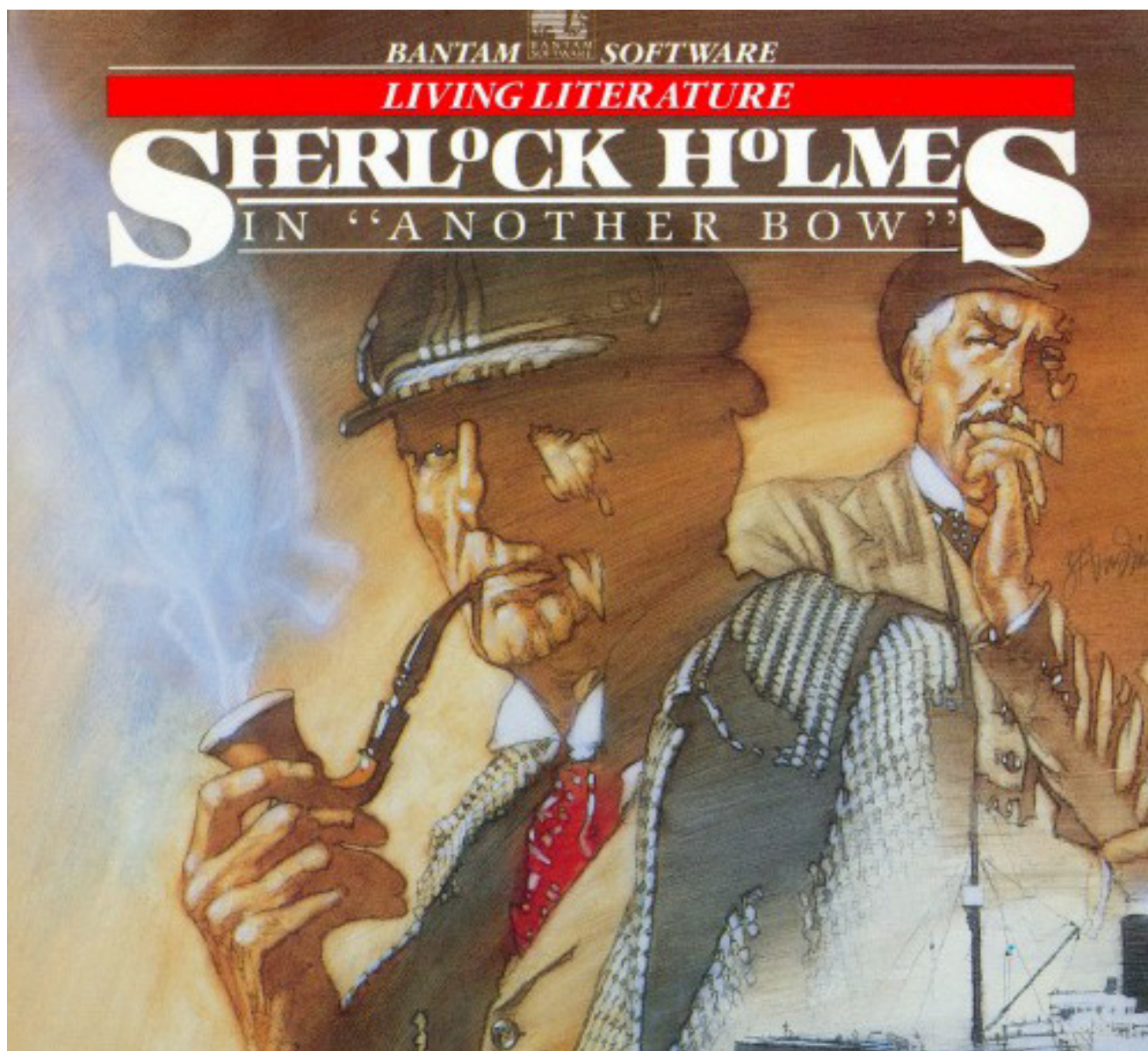
chambre froide. Mais après avoir commis ce méfait, le jeune homme aurait reçu une lettre de menaces anonyme lui affirmant que s'il essayait de récupérer le diamant, la véritable situation de son père (un joueur invétéré, incapable de diriger l'entreprise familiale) serait rendue publique. Le jeune Tareyton craint désormais pour l'honneur de sa famille. Holmes, avec une remarquable nonchalance, préfère aller regarder le spectacle du soir et laisse de côté cette affaire de voleur volé.

Après le spectacle, Holmes et Watson assistent à une dispute entre Picasso et une dénommée Miss Stein. Cette dernière explique à Holmes que plusieurs tableaux exposés dans la galerie du bateau sont des faux. Quelques soupçons portent sur Miss Kim Lee, malgré un désaccord à ce sujet. Pour en avoir le cœur net, Holmes et Watson se rendent à la galerie, au moment même où Kim Lee vole une toile de Matisse pour la remplacer par une copie. Prise sur le fait, la jeune femme affirme qu'elle agit sur ordre de son père et d'un dénommé Renaldo Berens. Toutes les toiles originales sont dans leur cabine. Holmes, Watson et Miss Lee se rendent à ladite cabine, où ils sont toutefois accueillis par Renaldo, qui pointe son revolver vers eux. Holmes se débarrasse de ce dangereux personnage en lui jetant un couteau à la poitrine, mais Renaldo, avant de succomber à ce coup fatal, fait feu et tue Miss Lee. Ce qui fait donc deux cadavres de plus au compteur. Holmes et Watson partent prévenir le capitaine de cette petite bavure, et celui-ci leur répond poliment que des membres de l'équipage vont s'occuper des corps. Merci monsieur, bien aimable à vous.

La soirée n'est toutefois pas encore terminée. Holmes reste focalisé sur le cas de Garson et a bien l'intention de coincer ce mystérieux adversaire. Autant prendre les devants cette fois-ci : lui et le Dr Watson se rendent directement au bureau du télégraphe et s'y cachent. Ils ne tardent pas à voir apparaître Garson, qui fait partir un télégramme en allemand d'après un déchiffrement réalisé par

Watson à partir des bruits de la machine. Le mystérieux personnage ne tarde pas à recevoir une réponse : « Close Sesame ». C'en est assez pour Holmes, qui décide de l'arrêter avec l'aide de Watson. Bouillant de rage, Garson affirme que l'Allemagne se relèvera bientôt de sa défaite et régnera sur le monde en le débarrassant des Juifs. « Mon Dieu, cet homme est encore plus fou que Von Bork », fait remarquer Watson à Holmes, allusion à la nouvelle *Son dernier Coup d'archet*. Garson leur dévoile également sa véritable identité :

Le lendemain, après le déjeuner, un musicien de l'équipage vient voir Holmes et Watson pour leur parler discrètement. L'homme leur donne des renseignements sur Mrs Doubleman, qu'il a connue quelques années plus tôt à La Nouvelle-Orléans. Celle-ci serait notamment une consommatrice de cocaïne. Holmes souhaite retrouver la pauvre femme, non pas pour fonder une amicale de cocaïnomanes comme on pourrait le penser, mais pour « la sauver d'elle-même ».



Josef Garheim. L'espion allemand est mené au capitaine du navire, qui l'enferme dans une chambre. Après une journée que l'on qualifiera de bien remplie, Holmes et Watson partent enfin dormir.

En arrivant devant sa cabine, Holmes et Watson tombent sur une scène étonnante : un serpent venimeux a été libéré de sa cage et s'apprête à attaquer Mrs Doubleman. Holmes tue le serpent en le frappant à coups

de canne, le détective étant coutumier du fait depuis la fameuse aventure du *Ruban moucheté*. Mrs Doubleman, en pleurs, avoue avoir tué le général Ryan pour venger son fils en lui injectant du venin de serpent dans le cou à l'aide d'une seringue qu'elle utilise habituellement pour s'injecter de la cocaïne. Elle s'apprêtait à faire de même envers elle-même pour mettre un terme à ses souffrances. On admirera l'incongruité d'un tel mode opératoire. Bien que sauvée d'une mort immédiate, Mrs Doubleman est désormais bonne pour la potence.

Holmes et Watson partent prévenir le capitaine, fiers de compléter leur collection de criminels arrêtés à bord. Une scène surprenante les attend toutefois : le capitaine se trouve en compagnie de Woodrow Wilson, président des États-Unis, Lloyd George, Premier ministre du Royaume-Uni et George Clemenceau, président français. Les trois hommes d'État étaient cachés sur le bateau depuis le départ. « Une seconde conférence de paix s'est tenue sur le *Destiny* », commente Watson. Wilson félicite Holmes et Watson pour l'arrestation de l'espion Garheim, mais affirme que le *Destiny* est suivi par des sous-marins et que le plan de paix négocié à Paris est mis en danger par des Russes, probablement aidés par une personne présente à bord. Mais qui ?

Peu pressés de déjouer le complot du siècle, Holmes et Watson, aidés d'Harry Houdini, partent rejoindre le jeune Tareyton pour récupérer le diamant volé. Les talents d'Houdini s'avèrent indispensables pour ouvrir la porte de la chambre froide où se trouve le cadavre du général Ryan. Les quatre hommes récupèrent ainsi le fameux diamant, mais n'ont pas le temps de s'en réjouir : un inconnu au-dehors profite de la situation pour les enfermer dans ce véritable frigo. Encore une fois, les connaissances d'Houdini en matière de serrurerie sont mises à profit pour parvenir à rouvrir la porte de l'intérieur et éviter une mort pénible par congélation.

Entre-temps, le capitaine du navire s'est enfermé dans le bureau du télégraphe et ne veut plus en sortir. « Vous allez tous mourir ! » annonce-t-il avec rage à Holmes et Watson. Stupeur et tremblement : le capitaine était, depuis le départ, un espion russe œuvrant pour la cause bolchevique. Celui-ci a placé une bombe à retardement dans la soute du navire. Celle-ci explosera d'ici quelques minutes et le navire coulera, emmenant avec lui au fond de l'eau les trois hommes d'État, Sherlock Holmes et les nombreuses célébrités présentes à bord. Holmes sort sur le pont et constate qu'un sous-marin a fait surface, permettant au vieil homme en fauteuil roulant, observé par Watson au début de l'aventure, de s'échapper. Il s'agissait bien sûr de l'affreux Moriarty, finalement rescapé des chutes de Reichenbach ! Une autre personne est sur le point de s'échapper du navire en rejoignant le sous-marin : Cass Marks (Karl Marx au féminin ?), une jeune femme que Holmes et Watson ont pu voir en compagnie du capitaine au cours de l'aventure. Empêchant celle-ci de fuir, Holmes et Watson la ramènent auprès du capitaine. Horrifié à l'idée que sa bien-aimée meure avec lui, l'homme accepte de désamorcer la bombe.

Ce final rocambolesque permet au détective de « sauver le monde libre », comme l'affirme Watson. Un nouveau capitaine est envoyé par la US Navy pour conduire le navire jusqu'à bon port. Au cours de la dernière soirée à bord, Watson demande à Holmes s'il savait, depuis le début, que la lettre de son fils Jeffrey Adler était un faux de Moriarty pour l'attirer dans ce terrible piège. « La réponse était vraiment élémentaire, mon cher Watson », lui répond Holmes, sans plus de précision. On comprendra que, même si, pour Holmes, elle était LA femme, le célèbre détective n'a bel et bien jamais eu de relation cachée avec Irene Adler. L'ambiguïté était toutefois suffisante pour tromper Moriarty lui-même !

Un jeu particulièrement difficile, et plutôt frustrant

Que faut-il penser, en somme, de «*Sherlock Holmes : Another Bow*»? Une chose tout d'abord : malgré ce résumé linéaire de l'intrigue, rien, dans ce jeu, n'est réellement linéaire. Le joueur, qui incarne Holmes, peut se déplacer à tout moment dans n'importe quelle pièce du bateau. D'innombrables personnages peuvent ainsi être rencontrés : plus de la moitié d'entre eux ne sont pas mentionnés dans cet article. Surtout, nous avons ici résumé l'aventure lorsque le joueur fait un sans faute, mais Holmes peut en réalité échouer à résoudre chacune des six enquêtes parallèles qu'il doit mener au cours du trajet :

- Qui a tué le général Ryan ?
- Qui essaie de tuer le colonel Lawrence ?
- Qui a volé le diamant des Smythe ?
- Qui vole des toiles dans la galerie ?
- Affaire d'espionnage allemand
- Affaire d'espionnage russe

On notera que toutes ces intrigues s'entrecroisent au fil du jeu et fonctionnent par pair : deux affaires de meurtre, deux affaires de vol, deux affaires d'espionnage, accentuant bien entendu le risque de fausses pistes. Ainsi, les agressions dont Lawrence d'Arabie est victime semblent d'abord liées au meurtre du général Ryan. De même, le vol du diamant semble longtemps associé aux télégrammes envoyés par Garson. Mais l'espion allemand n'a en réalité aucun lien évident avec ce méfait. On notera que l'identité du maître chanteur dont est victime le jeune Tareyton reste incertaine, mais l'hypothèse la plus probable est qu'il s'agisse du capitaine du navire, qui parvient ainsi, avec beaucoup de chance, à enfermer Holmes, Watson, Tareyton et Houdini dans la chambre froide dont ils n'auraient jamais dû sortir vivants.

D'autres fausses pistes, non évoquées dans ce résumé, s'ajoutent encore à ce joyeux méli-mélo : pour n'en citer qu'une, signalons que

certaines interrogations émergent au début du jeu sur l'attitude du chirurgien du bateau, ivre pendant le meurtre du général Ryan. Les silences répétés de Holmes face aux hypothèses formulées par Watson (souvent justes!) n'aident pas à savoir si certaines interprétations des faits sont correctes ou si la vérité se trouve ailleurs.

Pour toutes ces raisons, le jeu s'avère être d'une difficulté extrême. D'autant plus qu'il faut garder à l'esprit que tout se joue en tapant des instructions au clavier! Et si certaines instructions sont évidentes («*take a walk*» après que Watson ait déclaré «*Holmes, we should take a walk!*»), d'autres sont impossibles à deviner, notamment lorsqu'il s'agit d'interagir avec des personnages pour leur donner des instructions. Un exemple parmi d'autres : lorsque Holmes se rend au cours de l'intrigue chez le marchand de tabac du navire (séquence non mentionnée dans notre résumé), il lui est possible d'obtenir un indice sur l'agresseur de Lawrence d'Arabie en tapant en toutes lettres «*Tobacconist, please repair my pipe*», ce qui amènera le marchand à parler du précédent client venu lui demander la même chose. Encore faut-il avoir l'idée de taper cette phrase en s'adressant directement au vendeur de tabac, qui reste muet si le joueur se contente de taper «*talk to tobacconist*»...

Plus généralement, le joueur peut facilement passer à côté de pans entiers du scénario en tapant de mauvaises instructions, ou en allant trop vite. Ce problème peut survenir dès le début du jeu : si, lorsque Holmes et Watson sont réveillés en pleine nuit par un membre de l'équipage, le joueur entre l'instruction «*go to sleep*» au lieu de «*follow crewman*», Holmes et Watson iront se recoucher et le joueur ratera entièrement la découverte de la première scène de crime. Il est même possible d'aboutir à un *game over* en tapant simplement «*sleep*» une quinzaine de fois de suite, ce qui fera défiler les nuits, matinées, après-midis et soirées sans que Holmes ne sorte jamais de sa cabine, et sans



être mis au courant du moindre meurtre... jusqu'à l'explosion de la bombe dans la soute du bateau, causant son naufrage ! On notera qu'en cas de *game over*, Watson est l'un des seuls rescapés à pouvoir monter dans un canot de sauvetage, tandis que Holmes et les nombreuses célébrités à bord disparaissent avec le navire.

Gare, également, au joueur qui aurait la mauvaise idée de formuler des instructions non reconnues par le système d'« interprétation syntaxique » du jeu. La plupart du temps, le joueur verra s'afficher cette réplique de Watson sur son écran : « What the devil are you talking about, Holmes ? », même lorsque l'instruction entrée au clavier était pourtant d'une limpidité exemplaire.

Parfois, le système peut même renvoyer des réponses illogiques, ce qui est le cas lorsque Holmes demande à parler à un personnage situé dans la même pièce que lui, mais que les développeurs n'ont pas prévu de conversation avec ce personnage à ce moment du jeu. Watson répond alors souvent à Holmes : « Rather unusual ». Étant donné le nombre de personnages à bord, autant chercher une aiguille dans une botte de foin pour savoir à qui parler au bon moment !! On notera malgré tout un trait d'humour parmi tous ces refus d'obtempérer, lorsque Watson répond parfois : « Holmes, you are speaking as confusedly as my dear Violet ». Misogynie mise à part, la réplique est drôle quand on sait que le mariage de Watson commence à battre de l'aile...

De l'humour, on en retrouve d'ailleurs dans d'autres séquences du jeu. Comme lors d'une très improbable scène où Holmes et Watson peuvent suivre une dénommée

Melissa jusque dans sa cabine. La jeune femme commence alors à se déshabiller pour s'occuper de Holmes, en précisant à Watson : « You, Dr. Watson, may watch ». Le joueur est alors libre d'écrire l'instruction de son choix... mais attention : si Holmes se monte trop entreprenant, le père de la jeune femme surgira dans la chambre et fera passer un mauvais quart d'heure au détective, qui perdra une journée entière dans son enquête, le temps de retrouver ses esprits !

On notera qu'au cours du jeu, Holmes agit finalement très peu, et que ce sont plutôt les autres personnages qui agissent à sa place. Au point que le détective n'enquête pas vraiment. Il ne fait qu'observer ce qui se déroule en intervenant de temps à autre, souvent maladroitement d'ailleurs : la mort de Miss Lee est provoquée par l'une des rares actions directes de Holmes, et le détective dérange deux fois Garson dans ses pérégrinations nocturnes en allant lui parler, alors qu'il aurait été plus intelligent de l'espionner dès la première nuit. Pire encore : une grande partie des instructions à entrer au cours du jeu pour avancer sont en réalité l'une des quatre suivantes : « go to dining room », « go to our room », « sleep » et « wait » (parfois « wait » répété deux fois pour rajouter un peu de difficulté, comme s'il n'y en avait pas assez !!). L'instruction « wait » permet de faire passer le temps en déclenchant souvent la survenue d'une nouvelle scène (un nouveau personnage vient à la rencontre de Holmes sans qu'il ait lui-même besoin de bouger de place). On mettra ce manque de dynamisme sur le compte de l'âge désormais avancé du détective (autour de 65 ans tout de même dans cette aventure).

De la même manière, on notera que le jeu a une étrange manière de bâcler systématiquement les séquences clés de l'intrigue en passant tout de suite à autre chose, alors qu'on pourrait s'attendre à ce que Holmes ou Watson émettent d'intéressants commentaires. On prendra l'exemple de l'agression de Lawrence par l'homme à la cape : il suffit de taper l'instruction « grab man » pour que quelques simples lignes annoncent au joueur que Lawrence est sauvé et que l'agresseur est passé par-dessus bord. On passe alors immédiatement à autre chose. Même observation pour la double mort de Miss Lee et de Renaldo, séquence expédiée d'une courte description sans même que le joueur ne sache si les toiles volées ont bel et bien pu être retrouvées dans la cabine où elles étaient sensées être cachées !

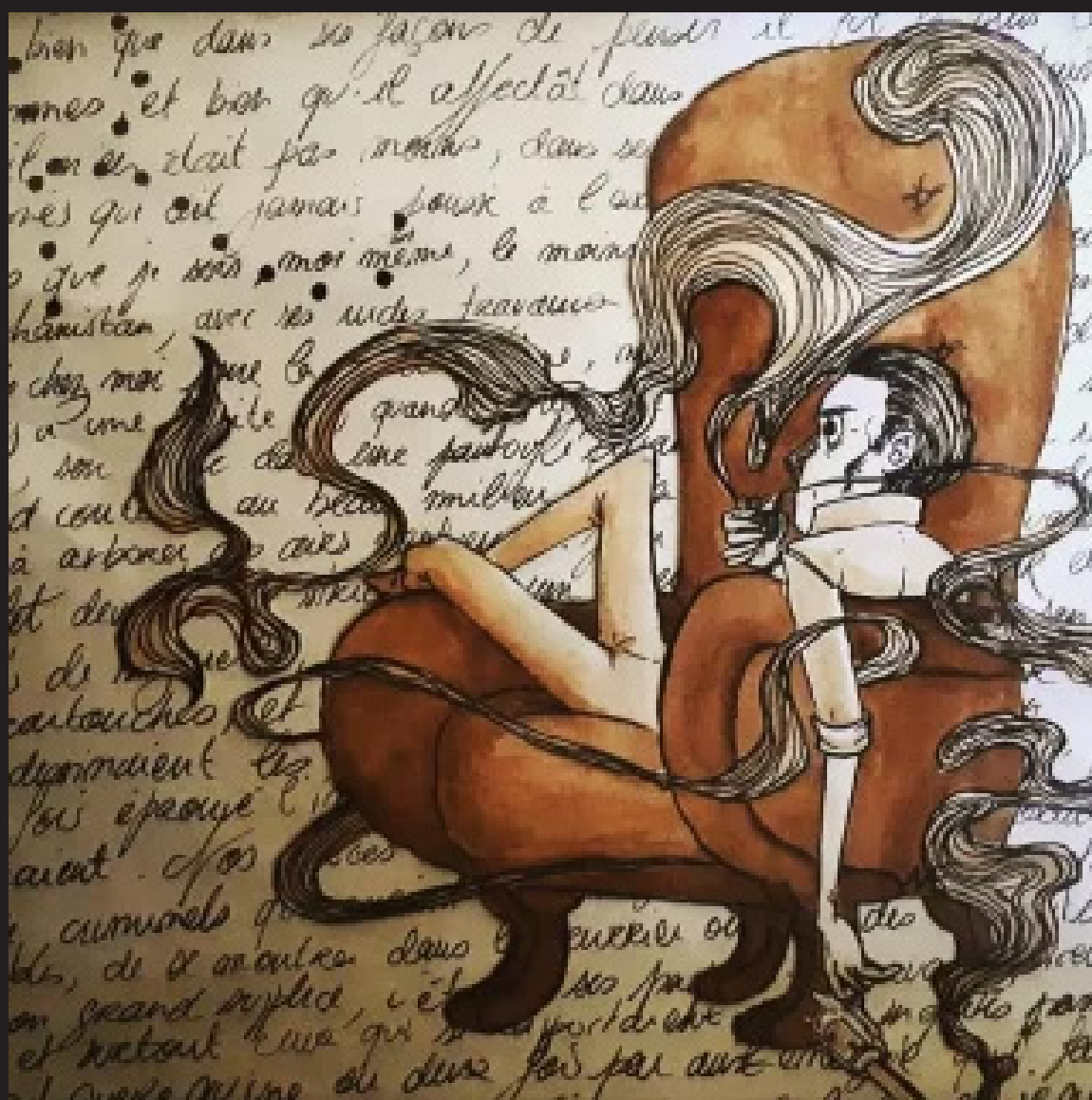
Malgré tous ces défauts, le jeu conserve un intérêt indéniable : il s'agit d'un jeu holmésien, et toute enquête de Sherlock Holmes reste une belle curiosité à

découvrir. La meilleure manière d'apprécier ce jeu reste sans doute de suivre la solution complète sans jamais s'en éloigner, évitant ainsi au joueur de tourner en rond à l'infini, et de ne plus savoir quoi faire. La « fiction interactive » devient alors « narrative », permettant au joueur de découvrir le jeu comme s'il s'agissait d'un simple récit inédit du Dr Watson... une stratégie sans prise de tête, applicable à toutes les aventures des années 80 construites sur le même système de jeu, et disposant d'une solution encore en ligne de nos jours.

ANOTHER BOW
Mr. Sherlock Holmes Remembered
Being an Unabridged Tale
from the Unpublished Portfolio of
John H. Watson, M.D.

CONCEIVED AND WRITTEN BY P.A. GOLDEN

ART DIRECTION BY MICHAEL J. BECKER



Le magazine vous plaît ?

N'hésitez pas à partager notre site sur les réseaux sociaux

<https://gazette221b.com/>

Rejoignez notre groupe Facebook pour suivre nos actualités

[Groupe Facebook la Gazette du 221B](#)

Si vous voulez nous contacter, poser une question, proposer un article

contact@gazette221B.com